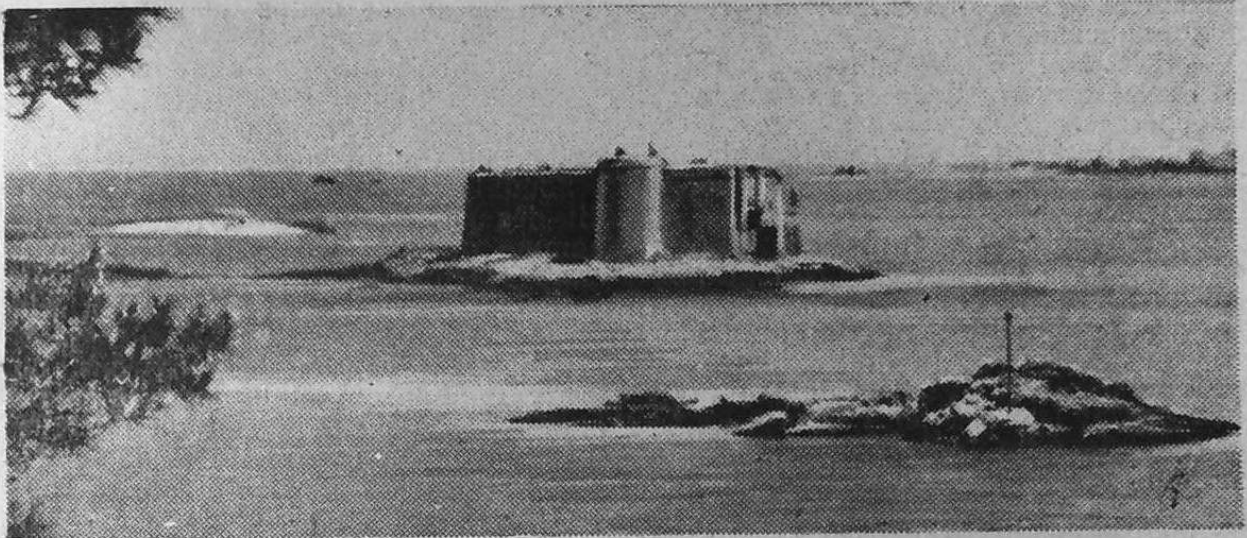


— JOB DE ROINCÉ —

Le Mystère du Château du Taureau



ÉDITION DE PROPAGANDE CULTURELLE BRETONNE POUR LA JEUNESSE
OLOLE - URZ GOANAG BREIZ
LANDERNEAU (BRETAGNE)



LE MYSTÈRE DU CHATEAU DU TAUREAU

DEUX ORPHELINS

— Allons, les enfants, rentrez... La soupe est déjà sur la table.

Aussitôt, obéissant à l'appel de leur mère, Yves et Armelle avaient abandonné leurs jeux et quelques instants après ils prenaient place à la table de famille dans cette salle à manger où se réunissaient chaque jour, le docteur Dinan, sa femme et ses deux enfants.

Originaire d'une commune voisine, François Dinan avait fait ses études au collège de Saint-Pol-de-Léon, puis il avait suivi les cours de la Faculté de Médecine de Rennes. Il s'était ensuite installé à Lesneven, dans cette région du Léon où sa famille était connue et estimée.

Son fils, Yves, âgé de quinze ans, était vif, intelligent et travailleur. Au Likès, à Quimper, ses professeurs lui prédisaient un bel avenir. Son père aurait été heureux de le voir faire comme lui, sa Médecine, ce qui lui aurait permis de lui passer sa clientèle. Mais Yves, attiré comme beaucoup de jeunes Bretons par la mer et le goût de l'aventure, voulait être officier de marine... Son rêve était de pouvoir commander, un jour, un de ces navires qui s'en vont de ports en ports, sans cesse à la recherche d'horizons nouveaux.

C'étaient les vacances de Pâques...

Yves et Armelle faisaient des projets pour le lendemain.

— Papa, puisqu'il fait beau, proposa le garçon, tu pourrais peut-être nous conduire un de ces jours au bord de la mer ?

Le docteur s'attendait à cette demande.

— C'est entendu, fit-il en souriant, si vous êtes sages, nous irons passer l'après-midi de dimanche à Brignogan.

Cette promesse, on le devine, réjouit le futur marin, qui s'empressa d'ajouter :

— Peut-être pourrions-nous faire une promenade en mer ?

Cette fois le docteur ne répondit pas, mais il questionna du regard sa femme.

— Nous verrons cela, se contenta de dire madame Dinan.

Comme toutes les mamans, en effet, elle redoutait ces parties de plaisir qui, quelquefois, hélas, finissent tragiquement. Et puis surtout elle éprouvait une certaine angoisse chaque fois qu'elle entendait son fils manifester son amour de la mer...

Le repas venait de se terminer et déjà Monsieur Dinan déployait son journal quand soudain la sonnette de la porte d'entrée tinta.

Yves se précipita.

Deux minutes après, il expliquait à son père :

— Ce sont deux hommes, deux étrangers qui viennent te chercher pour soigner un de leurs amis qui a été blessé dans un accident d'automobile...

Ce n'est pas loin, ont-ils dit... A trois kilomètres de Lesneven, sur la route de Plouguerneau.

— C'est bien, dit le docteur, j'y vais ! Et se levant, il embrassa sa femme et ses enfants.

— Surtout, fit-il en s'éloignant, ne m'attendez pas ! Il est bientôt l'heure de vous coucher.

On entendit peu après s'ouvrir la porte du garage, puis un bruit de moteur qui alla en s'atténuant...

Il arrivait ainsi très souvent au médecin de s'absenter la nuit. Monsieur Dinan était, en effet, de ces docteurs qui considèrent leur métier non pas seulement comme un moyen de gagner de l'argent, mais aussi et surtout comme un apostolat.

Son dévouement s'exerçait aussi bien à l'égard des pauvres qui payaient mal ou même qui ne payaient pas du tout, qu'à l'égard des riches.

Et si on venait le déranger la nuit, il ne fermait jamais sa porte, estimant, avec raison d'ailleurs, qu'un malade ne doit pas attendre.

Après son départ, Madame Dinan avait pris son ouvrage tandis que Yves et Armelle, installés sous la lampe, lisaient les *Marvailhou ar Vretoned*.

Tout à coup, la vieille horloge dont le balancier animait la salle à manger de son tic-tac, sonna :

— Dix heures déjà, murmura Madame Dinan... Il faut monter se coucher, mes petits... Si votre papa rentrait maintenant il me gronderait de vous avoir laissé veiller aussi tard.

— Et toi, maman ? questionna Armelle.

— Je vais attendre encore un petit peu. J'ai mon ouvrage à terminer. Dociles, les enfants obéirent.

Ils embrassèrent leur mère, puis ils gagnèrent leurs chambres situées au premier étage.

Habituellement Madame Dinan les accompagnait, mais ce soir elle avait décidé de prolonger sa veillée, persuadée que le docteur ne tarderait pas à rentrer.

Penchée sur son ouvrage, elle ne levait pas les yeux pour regarder l'heu-

re... Pourtant elle sursauta quand sonnèrent les douze coups de minuit.

Alors elle s'inquiéta... Et son inquiétude devint bientôt de l'anxiété.

Plusieurs heures s'écoulèrent.

L'horloge marqua quatre heures du matin, puis cinq heures, six heures... Soudain la femme du docteur entendit des pas dans la rue, les pas d'un homme qui marchait vite, comme s'il était très pressé.

Et tout de suite après, on sonna à la porte.

C'était un paysan des environs, un brave homme qui était non seulement le client, mais aussi l'ami du docteur.

Quand il eut devant lui Madame Dinan, dont le visage trahissait les angoisses, il eut un geste désolé.

Mais déjà la femme l'interrogeait.

— Mon mari... Il lui est arrivé quelque chose ?

— Madame... Il est blessé... mort peut-être...

Le paysan hocha la tête.

Puis avec tout le respect que l'on doit à une veuve, il expliqua la chose.

Ce matin, de fort bonne heure, on avait trouvé sur la route, allongé près de son automobile, le corps du docteur.

Mais il ne s'agissait pas d'un accident.

Monsieur Dinan avait été tué, assassiné.

Comme il habitait tout à côté et comme l'on savait qu'il était un ami de la victime, on était venu lui demander de se rendre tout de suite en ville pour prévenir la famille et aussi la gendarmerie.

Telle était la triste nouvelle dont il était chargé.

Madame Dinan, effondrée, l'avait laissé parler sans l'interrompre. Peu lui importait d'ailleurs les détails...

Quand il eut terminé, elle se redressa dans un mouvement d'énergie, puis elle monta l'escalier en criant :

— Yves..., Armelle...

Eveillés par ces appels, les enfants se précipitèrent vers leur mère, qui les serra bien fort sur sa poitrine :

— Mes petits... mes pauvres petits...

A L'AVENTURE

La nouvelle de la mort du docteur Dinan avait produit une profonde émotion non seulement à Lesneven, mais encore dans toute la région.

Et cette émotion était d'autant plus grande que le médecin avait été victime d'odieus criminels.

L'enquête ouverte par la gendarmerie avait permis d'établir comment les choses avaient dû se passer.

En réalité, cette nuit-là, il n'y avait eu aucun accident d'automobile sur la route qui va de Lesneven à Plouguerneau.



...Le seigneur de Kerlanet cacha au Château du Taureau un coffre...

Les deux hommes qui, dans la soirée, étaient venus chercher le docteur, avaient donc inventé cette histoire pour l'attirer hors de chez lui. Puis quand ils s'étaient trouvés seuls dans la campagne presque déserte à cet endroit, ils l'avaient fait descendre de voiture pour un motif quelconque... Ensuite, ils l'avaient tué d'un coup de revolver.

Pour quelle raison avaient-ils commis ce forfait ? Sans doute pour voler leur victime, puisque le portefeuille de celle-ci avait disparu.

Leur crime achevé, les malfaiteurs avaient dû s'enfuir, et jusqu'ici il avait été impossible de les identifier. Mais l'opinion publique affirmait que ces criminels ne pouvaient être que des étrangers.

Personne, en effet, dans la région ne connaissait d'ennemis à Monsieur Dinan. Et l'on n'aurait pas trouvé dans la contrée un homme qui aurait voulu faire le moindre mal à celui qui avait rendu tant de services à ses compatriotes.

Enfin dans le pays on savait que le docteur n'était pas riche.

En quittant le cimetière, Yves et Armelle avaient regagné la maison, cette maison qui, il y a quelques jours encore, était si animée, si joyeuse.

Le repas qui avait suivi fut bien triste. Il y avait là, l'oncle Alain, le frère du docteur, et sa femme, tante Yvonne. Tous deux étaient venus la veille, de Nantes où ils habitaient. L'oncle Alain était un fort brave homme, bon comme

l'était son frère, et qui était désolé de n'avoir pas eu d'enfants. Il s'en consolait en gâtant son neveu et sa nièce.

— Ayant rencontré l'un des policiers chargés de l'enquête, il rapportait à sa belle-sœur ce qu'il avait appris.

— Malgré tous ses efforts, la justice n'a pas encore réussi à découvrir les malfaiteurs qui ont assassiné ton mari... Au cours de leurs recherches, les gendarmes ont bien arrêté quelques vagabonds, mais on a dû les relâcher car tous ont pu prouver qu'ils n'étaient pas à Lesneven le soir du crime.

« Et l'on est de plus en plus persuadé que ce sont des étrangers qui ont commis ce forfait qui n'a pas dû leur rapporter bien lourd, car mon beau-frère ne devait pas avoir sur lui une somme importante. »

— Oh, non... quelques centaines de francs tout au plus... Mais j'y pense maintenant, il avait également dans son portefeuille des papiers auxquels il attachait un grand intérêt.

— Quels papiers ?

Madame Dinan réfléchit pendant quelques instants comme si elle avait voulu rapprocher ses souvenirs, puis elle poursuivit :

— En dehors de son métier, mon mari avait une véritable passion, l'étude de toutes les questions bretonnes et surtout des questions historiques. C'était non seulement un grand chercheur, mais aussi un grand celtisant... Il pouvait se vanter avec raison de connaître l'histoire de Bretagne dans ses moindres

dres détails, et grande était sa joie quand le hasard lui permettait de découvrir des documents nouveaux.

« Bien souvent il me disait que s'il n'avait pas été médecin, il aurait été professeur. Et cela afin de pouvoir faire revivre pour ses élèves nos héros nationaux, nos saints, afin aussi de leur apprendre à mieux aimer ce pays si riche en glorieux souvenirs... »

« Pour mieux se documenter, il fouillait toujours, heureux de la moindre découverte. »

« Et c'est ainsi qu'un jour il trouva un vieux manuscrit, égaré parmi d'autres papiers, qui lui apprit qu'un trésor était caché dans l'une des salles du château du Taureau... »

L'oncle Alain, intrigué par ce qu'il apprenait, ne put cacher sa surprise.

— Comment ! fit-il, un trésor serait caché dans ce vieux château qui est bâti sur les rochers à l'entrée de la rivière de Morlaix ?

— Oui, reprit Madame Dinan, c'est bien là... Voici d'ailleurs, si mes souvenirs sont bien précis, ce dont il s'agit...

« Pendant la Révolution, un riche breton, le seigneur de Kerlanet, obligé de s'enfuir pour échapper aux révolutionnaires, cacha au château du Taureau, un coffret qui contenait une partie de sa fortune. Soigneusement il avait noté sur un document les renseignements qui devaient permettre de retrouver le fameux trésor. »

« Quelques jours après, le malheureux qui n'avait pu s'enfuir assez rapidement, était arrêté et guillotiné. Mais les Révolutionnaires n'attachèrent que peu d'importance aux papiers qu'il portait sur lui, et qui furent mêlés à d'autres archives. »

« Mon mari, dès qu'il fut en possession de ce document, fit aussitôt des recherches pour retrouver les héritiers du seigneur de Kerlanet. Hélas, il n'en restait plus. Petit à petit la famille s'était éteinte. »

— Et, fit l'oncle Alain, il est fort possible que les assassins de ton mari étaient au courant de l'existence de ces documents et qu'ils ont commis leur forfait pour s'en emparer. »

— Il est permis de le croire. Le trésor a dû tenter ces malfaiteurs. »

— Tu dois avoir raison, et il faudra dire tout cela au juge d'instruction... Ces renseignements lui permettront peut-être d'orienter les recherches. »

Pendant quelques instants tous demeurèrent silencieux, comme si les uns

et les autres hésitaient à aborder un autre sujet.

Ce fut tante Yvonne qui se décida enfin.

— Tu dois être bien fatiguée et si tu veux te reposer, tu sais que notre maison est aussi la tienne... Viens donc passer quelques jours à Nantes.

— J'allais te le proposer, fit aussitôt l'oncle Alain. D'ailleurs nous profiterions de ta présence chez nous pour envisager ton avenir et celui de tes enfants.

Discrètement, il offrit ainsi à sa belle-sœur de lui venir en aide, sachant qu'elle demeurerait sans fortune et pour ainsi dire sans ressources.

La conversation qui s'engageait était pénible pour Madame Dinan. Il lui coûtait surtout d'y donner suite en présence des enfants. Comme le repas était terminé, elle leur fit signe de s'éloigner.

Le garçon, dont le visage était subitement devenu grave, entraîna sa sœur.

— Viens au jardin ! dit-il... Il y avait, au fond de ce jardin, un vieux banc appuyé au tronc d'un gros arbre.

Tous les deux s'y installèrent. — Tu as entendu, fit Yves. Les bandits qui ont tué notre papa l'ont fait pour s'emparer des papiers qui vont leur permettre de voler le trésor du château du Taureau.

— Oui, du moins maman le croit. — Elle a certainement raison... J'ai une idée.

— Laquelle ? — Voici... Nous allons tous les deux, empêcher ces misérables de voler le trésor, et en même temps nous les ferons arrêter.

— Comment cela ? — Puisque maman doit se rendre à Nantes, chez l'oncle Alain, nous profiterons de son absence pour nous rendre au château du Taureau... Et là, quand les bandits arriveront... Mais tu n'as pas peur au moins ?

— Non ! — D'ailleurs, reprit Yves avec assurance, tu n'auras qu'à me suivre... Je suis un garçon et je suis l'aîné, donc je suis le chef... Ce que nous ferons là-bas, je vais te le dire.

Lentement, Yves fit part à sa sœur de ses projets. Puisque la justice n'était pas encore prévenue, ils allaient la devancer, et c'est eux qui auraient l'honneur de venger leur père.

Armelle écoutait, attentive et confiante.

...Elle ne soulevait aucune objection, et déjà elle se voyait livrant à la justice ceux qui avaient assassiné son papa.

Sans hésiter, courageuse comme une petite Bretonne, elle partirait...

Vers ce château du Taureau dont le nom l'impressionnait un peu...

Vers l'aventure...

SUR LA ROUTE

— Nous ferons toute la route à pied ? fit-elle.

— Bien sûr que non... Nous tâcherons pour aller plus vite de trouver une voiture.

Précisément, comme ils traversaient le bourg de Goulven, ils rencontrèrent un automobiliste qui se dirigeait vers Cléder. L'homme n'était ni bavard, ni curieux. Il négligea de leur demander où ils se rendaient, et pourquoi ils se trouvaient seuls sur la route. Ce qui évita à Yves de lui raconter son histoire. A Cléder, ils descendirent et continuèrent à pied.

Midi approchant, ils s'installèrent sur l'herbe, dans un champ, pour partager le frugal repas qu'Yves, prévoyant, avait eu soin d'emporter.

Restaurés, les deux enfants poursuivraient bientôt leur route. Yves ne voulait pas perdre de temps.

— Il faut, dit-il, que nous soyons demain à Carantec. Les bandits que nous cherchons ne vont pas tarder à se rendre au château du Taureau et je voudrais que nous y arrivions avant eux.

— Nous y serons, affirme Armelle... J'ai d'ailleurs prié Notre Dame du Folgoat et j'ai la certitude qu'elle entendra ma prière.

Tout en bavardant, ils firent quelques kilomètres. Malgré son jeune âge, la petite fille marchait courageusement... Au passage, les paysans qu'ils croisaient les saluaient en breton d'un mot aimable.

Ils trouvèrent bientôt la coquette bourgade de Sibiril.

— Si nous avions eu le temps, dit Yves, nous aurions visité le château de Kerouzéré qui se trouve tout à côté d'ici. J'y suis venu une fois avec papa... C'est un vieux château-fort avec de grandes tours et une belle salle des gardes... On s'y est battu autrefois.

Très souvent, en effet, le garçon avait accompagné son père dans les randonnées que celui-ci effectuait dans toutes les régions du Léon. Le docteur Dinan en profitait pour éduquer son fils et lui apprendre les plus belles pages de l'Histoire bretonne. Ensemble, ils avaient visité de vieux châteaux qui évoquaient un passé riche de souvenirs.

— Tu es sûr, au moins, demanda Armelle que nous sommes sur la bonne route ?

— Naturellement ! J'ai consulté une carte... Et je suis déjà venu par ici avec papa... Par une petite route, nous allons rejoindre Goulven. De là, nous passerons à Plouescat, puis à Cléder, à Sibiril, à Plougoum et nous serons à Saint-Pol-de-Léon.

— Et ensuite ?

— Quand nous aurons vu Mikael Seïté nous quitterons Saint-Pol-de-Léon et nous irons à Carantec... Le château du Taureau est tout à côté.

Armelle n'avait pas la moindre idée de ce que tout cela pouvait représenter comme distance.

glorieux. Ensemble encore, ils avaient admiré ces antiques chapelles édifiées à la mémoire des saints, héros de si belles légendes.

Mais aujourd'hui, ils n'avaient pas le temps de s'arrêter. Conscients de l'importance de la mission qu'ils voulaient remplir, ils évitaient de s'attarder... Comme le soir tombait, ils demandèrent l'hospitalité dans une ferme...

✱

A Saint-Pol-de-Léon, rue Verderel, Yves et Armelle sonnèrent...

Ce fut précisément leur cousin Mikael Seité qui vint leur ouvrir. Comme ses parents étaient sortis, il se trouvait seul et grande fut sa surprise en voyant devant lui, Yves et Armelle... Ce Mikael était un grand garçon de dix-huit ans. Fils d'un cousin germain du docteur Dinan, il suivait les cours du collège de Saint-Pol, mais chaque année, aux grandes vacances, il allait passer plusieurs semaines à Lesneven.

— Comment, vous ici ? fit-il.

— Oui, comme nous passions ici, nous avons tenu à venir te voir.

— Mais, entrez donc... Et si vous avez faim, vous partagerez mon petit déjeuner.

Yves mit son cousin au courant des événements qui avaient suivi la mort de son père. Puis il lui dit sa décision de se rendre au château du Taureau où il pensait surprendre les malfaiteurs.

UNE MAUVAISE RENCONTRE

Carantec est une jolie station balnéaire située à l'extrémité d'une petite presqu'île formée entre les estuaires des rivières de Morlaix et de la Penzé. Cette localité qui n'était autrefois qu'une modeste bourgade, s'est transformée rapidement en quelques années et désormais, à la belle saison, les touristes y viennent nombreux.

Plusieurs plages, toutes pittoresques, permettent aux baigneurs de se livrer à leurs jeux favoris, et aux enfants de s'ébattre en toute tranquillité.

Yves et Armelle y arrivèrent au début de l'après-midi, mais voulant éviter de se faire remarquer, ils ne firent que traverser le bourg, et de suite, ils prirent la direction de la côte. Un gamin, rencontré sur la route, avait bien voulu les renseigner.

— Pour voir le château du Taureau, avait-il expliqué, vous n'avez qu'à suivre ce chemin. Il vous conduira à la pointe de Penalan.

Mais contrairement à ce qu'il pensait, Mikael ne l'approuva pas.

— Vous vous lancez dans une aventure qui peut mal tourner... C'est à la police qu'il appartient de rechercher les criminels. Elle est faite pour cela.

Mais Yves ne voulait pas renoncer à son projet. Le jeune garçon était même si impatient qu'il ne tarda pas à prendre congé de son cousin.

Une dernière fois, celui-ci tenta de les retenir.

— Attendez au moins le retour de mes parents, dit-il.

— Non, l'heure avance et nous n'avons pas de temps à perdre.

Sur la route de Saint-Pol à Morlaix, Yves et Armelle guettaient une voiture. Soudain une parut ; ils firent signe... L'auto stoppa.

— Vous désirez ? demanda le conducteur, d'un ton peu aimable.

— Allez-vous à Carantec ?

— Non ! répondit l'homme et sans donner plus d'explication, il démarra.

Yves et Armelle restèrent un moment interdits.

— As-tu remarqué la mine de cet homme et celle de son compagnon ?

— Oui, ils n'avaient pas l'air sympathique, fit Armelle.

— Eh bien, j'ai l'impression très nette d'avoir eu affaire à ceux que nous cherchons !

— Eux ! s'écria Armelle.

Quelques minutes après, ils se trouvaient à l'extrémité de la pointe qui, toute recouverte d'ajoncs, se dresse face à la mer, à l'entrée de la rivière de Morlaix.

— Le château ! murmura Armelle.

A un kilomètre environ de la rive, édifié au milieu des flots, sur un rocher, se dressait la masse sombre de la forteresse.

De l'endroit où ils se trouvaient, favorisés d'ailleurs par un temps clair, les enfants distinguaient très nettement les contours du fort, la plate-forme qui le dominait et même le pont-levis qui permettait d'y accéder.

Yves, fier de ses connaissances, raconta à sa sœur, ce qu'était ce château, et pourquoi il avait été ainsi construit sur un roc à l'entrée de l'estuaire.

— Ce sont, dit-il, les bourgeois de Morlaix qui le firent bâtir en 1542 pour protéger leur ville contre les attaques des pillards anglais... A cette époque,



— Alors, Et l'un d'eux, c'est cela le Château du Taureau ?

en effet, le port de Morlaix était l'un des plus importants de la région, ce qui excitait la jalousie de l'Angleterre... Aussi à la suite du pillage de leurs maisons, en 1522, les Morlaisiens décidèrent-ils de se défendre.

Véritable sentinelle avancée, le château du Taureau protège admirablement l'entrée de la rade et barre la route aux navires qui voudraient la forcer.

Par la suite, le fort fut transformé en prison d'Etat. Abandonné désormais, il n'est plus qu'un lieu d'excursion pour les touristes, mais pour les Bretons, un souvenir historique.

— Et c'est là que se trouve le fameux trésor dont papa a découvert l'existence, fit la fillette.

— Oui, c'est là.

— Mais comment le trouverons-nous, puisque le plan a été volé ?

Cette question n'embarrassa pas Yves, qui avait tout prévu.

— Nous n'aurons pas à le chercher, dit-il... Il nous suffira d'attendre les bandits qui ne tarderont sans doute pas à venir et nous les laisserons le chercher.

— Et pour nous rendre au château ?

— Nous prendrons une barque. Il y en a plusieurs qui sont attachées là...

Pour Yves, tout cela semblait fort simple. Comme tous les enfants, il ne voyait pas les difficultés qu'il pourrait rencontrer dans la réalisation de son plan.

Soudain, il fit signe à sa sœur de se taire... C'est qu'il venait d'entendre

marcher et même il croyait discerner des bruits de voix.

— Cachons-nous, murmura-t-il.

D'un mouvement brusque, il entraîna Armelle, et tous les deux se dissimulèrent au centre d'un épais fourré d'ajoncs.

— Ici, dit-il, nous sommes à l'abri, personne ne peut nous voir.

Par contre, de leur cachette, ils pouvaient surveiller les environs.

Anxieux, ils attendirent.

Qui donc pouvait se diriger de leur côté ?

A cette époque de l'année, les touristes étaient rares.

Leur attente fut d'ailleurs de courte durée, et bientôt, ils virent deux hommes qui se dirigeaient vers la pointe...

Les individus arrivèrent à l'endroit où se trouvaient tout à l'heure les enfants.

Pendant quelques instants ils demeurèrent silencieux, admirant sans doute le paysage qu'ils avaient sous les yeux.

Yves en profita pour les examiner : il reconnut le conducteur de l'auto et son collègue.

A leurs vêtements, il devina qu'ils n'étaient pas du pays. Et pourtant ils ne donnaient pas l'impression d'être de simples promeneurs... Ils semblaient âgés, l'un et l'autre, d'une quarantaine d'années. L'un était grand et mince, l'autre plus petit mais aussi plus robuste.

— Alors, fit enfin l'un d'eux, c'est cela, le château du Taureau ?

— Oui, un bon endroit pour cacher un trésor... Si du moins le document du docteur dit la vérité.

En entendant ces paroles, Yves ne put s'empêcher de tressaillir.

Ainsi donc, les deux hommes qui étaient là, devant lui, étaient les assassins de son père... D'ailleurs, maintenant, il reconnaissait bien les individus qui, le soir du crime, étaient venus chercher le docteur.

Sans prononcer une parole, il regarda Armelle. Celle-ci était toute pâle. Persuadés que personne ne pourrait les entendre, les malfaiteurs poursuivirent : — Nous serons fixés demain.

— Tu es sûr que le château est occupé ?

— J'en suis certain... Je me suis d'ailleurs encore renseigné tout à l'heure... Nous pouvons donc effectuer nos recherches en toute tranquillité. Et bientôt, mon cher, nous serons riches.

Il se tut un instant, comme si déjà il faisait des projets, puis il reprit : — Rentrons, nous n'avons plus rien à faire ici... Nous allons trouver à Carantec, un bon hôtel, où nous allons passer la nuit.

Lentement ils s'éloignèrent. Quand ils eurent disparu au tournant du sentier et que le bruit de leurs voix se fut perdu dans le lointain, Yves se décida à parler.

— Tu as entendu, ce sont bien eux !

— Oui, fit Armelle, ce sont les bandits qui ont tué notre pauvre papa.

AU CHATEAU DU TAUREAU

Aux premières lueurs du jour, la froideur matinale éveilla les enfants. Le premier, Yves sortit de la petite guérite. Et tout de suite, il renseigna sa sœur.

— La journée sera belle et le vent ne gênera pas notre promenade en mer.

Rapidement tous deux firent leur toilette. Un creux de rocher dans lequel la mer avait laissé une flaque d'eau leur servait de cuvette. Puis ils récitèrent, pieusement, leur prière du matin, demandant à la Vierge du Folgoat de les aider dans leur entreprise.

Il faisait grand jour, quand le garçon donna le signal du départ. Yves marchait d'un pas décidé. Sans se soucier des risques qu'il pouvait courir, il ne voulait penser qu'au but qu'il s'était fixé, c'est-à-dire faire arrêter les auteurs de l'assassinat de son père et, en même temps, les empêcher de s'emparer du trésor qu'ils convoitaient.

— J'avais bien raison. Je savais qu'ils ne tarderaient pas à venir ici. Maintenant nous les tenons, ils ne pourront pas nous échapper.

Leur émotion passée, les enfants s'inquiétèrent de la manière dont ils allaient passer la nuit. Tous les deux étaient d'avis qu'ils ne pouvaient songer à aller demander l'hospitalité soit au bourg, soit dans une ferme...

— J'ai une idée, fit soudain le garçon. Il y a, tout à côté d'ici, une petite guérite qui doit servir d'abri aux douaniers... Nous y trouverons certainement du goémon sec pour nous étendre.

Mais il fallait aussi songer à manger. Laissant seule sa sœur, Yves alla frapper à la porte d'une maison voisine. Quand il revint, il apportait quelques bonnes tartines beurrées. Son premier soin fut d'en mettre de côté.

— Nous allons en garder pour demain, expliqua-t-il.

Tous deux mangèrent ensuite d'un bon appétit, puis à la nuit tombante ils gagnèrent leur refuge.

La guérite était bien abritée des vents du large. Comme ils l'avaient prévu, ils y trouvèrent du varech bien sec, sur lequel ils s'allongèrent.

Quand ils s'endormirent, l'obscurité était complète et on ne distinguait même plus la masse sombre du château du Taureau. Seul le bruit que faisaient les vagues en se brisant sur les rochers, rappelait que la mer était là, toute proche...

Si elle était aussi résolue que son frère, Armelle éprouvait pourtant quelques inquiétudes... Elle ne pouvait s'empêcher de penser à sa mère qui, certes, ne pouvait se douter de l'aventure dans laquelle venait de se lancer ses enfants.

Deux petites barques se trouvaient à l'endroit qu'Yves avait repéré la veille. Rapidement il fit son choix, et prit la plus légère, et sans attendre plus longtemps, ils s'embarquèrent.

Tandis que sa sœur prenait place, Yves amenait à lui la pierre qui, amarrée à un cordage, servait d'ancre. Puis à l'aide d'un aviron, il poussa l'embarcation à quelques mètres du rivage. Quand tout fut prêt, il s'écria :

— Nous sommes prêts... En avant. Avec force, il appuya sur les rames, et le canot fit un bond...

— Si maman nous voyait, murmura Armelle, elle nous gronderait. Son frère ne lui répondit pas.



...La Chalotais fut arrêté et enfermé au fort du Taureau...

Pour l'instant, il était tout absorbé par la conduite de la barque qu'il dirigeait avec sûreté, évitant les rochers nombreux à cet endroit. Malgré son jeune âge, il manœuvrait déjà comme un matelot. Rapidement ils s'étaient éloignés du rivage et malgré les courants qui, à chaque instant, rendaient leur avance plus difficile, ils approchaient de la forteresse, où ils espéraient venger leur pauvre père.

Bientôt ils ne furent plus qu'à quelques mètres de celle-ci, et il fallut à Yves toute son habileté pour empêcher le canot d'être entraîné par les vagues qui auraient pu le jeter sur les récifs. Un escalier formé de grosses dalles de granit permettait d'accéder au fort. Le jeune marin parvint, non sans mal, à y accoster.

— Tu peux débarquer, fit-il à sa sœur, tandis qu'il maintenait la légère embarcation. Quand Armelle eut gravi les marches de l'escalier, il lui cria : — Attends-moi, je te rejoins dans quelques instants.

Yves tenait tout d'abord à mettre le canot à l'abri non seulement des regards indiscrets, mais encore des vagues qui, venant du large, auraient pu la briser sur les rochers. Quelques minutes après, il rejoignait la fillette.

— Tu le vois, dit-il, notre traversée a été bonne... Nous n'avons plus maintenant qu'à visiter le château.

Ils franchirent le pont-levis qui désormais demeure toujours abaissé, puis ils pénétrèrent à l'intérieur du fort. Le tout était calme. L'épaisseur des murailles était telle qu'ils n'entendaient

presque plus le bruit des flots. Au hasard, ils suivirent des couloirs sur lesquels donnaient les lourdes portes des chambres et des cachots.

— C'est sans doute ici, dit Yves, que l'on enfermait les prisonniers.

— Ils devaient y être bien mal, ne put s'empêcher d'ajouter Armelle qui frissonnait en regardant ces murs recouverts de salpêtre et d'humidité.

On ne peut évoquer le souvenir de ceux qui furent enfermés au château du Taureau sans avoir une pensée spéciale pour l'un d'eux, l'illustre La Chalotais.

Procureur Général au Parlement de Bretagne, La Chalotais était un défenseur farouche des libertés bretonnes. Comme il était entré en conflit avec un gouverneur, le duc d'Aiguillon, à l'occasion du refus de voter certains impôts écrasants, il fut arrêté et enfermé au fort du Taureau. Il fut ensuite conduit à Saint-Malo, puis à Rennes et à Paris. Comme rien ne permettait de condamner cet homme intègre, on l'envoya en exil dans le Sud-Ouest de la France, où il demeura sept ans avant de pouvoir revenir en Bretagne.

Poursuivant leur visite, les enfants arrivèrent bientôt sur la plate-forme dominant la forteresse. Malgré leurs soucis, ils ne purent s'empêcher de pousser un cri d'admiration tellement le spectacle qu'ils avaient sous les yeux était merveilleux.

C'était tout d'abord l'entrée de la rade de Morlaix, puis la rivière qui s'en allait se perdre dans le lointain à l'intérieur des terres. Sur leur droite, ils

pouvaient contempler l'île Louet, avec son phare blanc, puis Carantec, l'île Callot avec sa petite chapelle et enfin, à l'horizon, les clochers de Saint-Pol-de-Léon. A gauche, c'était la côte du Trégor qui se découpait avec ses récifs, ses îlots et ses pointes rocailleuses... De ce côté aussi un petit phare, celui de l'île Noire, servait de point de repaire aux navigateurs.

— Quelle heure est-il ? fit-elle... J'ai déjà faim.

— Tu as raison, nous allons manger. Le garçon avait pris la précaution d'emporter avec lui plusieurs morceaux de pain.

— Ce sera un peu maigre comme déjeuner, dit-il, mais nous devons nous contenter de peu. Pourtant brusquement une idée lui vint.

— Je reviens dans quelques minutes, fit-il.

En courant il descendit l'escalier qui conduisait à la plate-forme, puis franchissant le pont-levis, il se dirigea vers les rochers. Rapidement la cueillette fut faite. Quand il rejoignit sa sœur, il lui présenta une grosse poignée de coquillages.

— Ils sont délicieux, affirma-t-il. Leur frugal repas terminé, Armelle questionna son frère :

— Qu'allons-nous faire maintenant ? — Attends... Les bandits ne vont sans doute pas tarder à arriver.

Immuable, il demeura silencieux, les yeux fixés sur la pointe de Carantec. Mais rien ne bougeait dans cette direction. Seules, du côté de l'île Callot, quelques barques de pêche couraient sur les flots...

— Tu ne vois encore rien ? — Non, rien... Attendez !

Le garçon était calme. Il savait que les malfaiteurs, désireux de s'emparer du trésor, qu'ils convoitaient, ne tarderaient pas à mettre leur projet à exécution.

Sans doute s'étaient-ils attardés à Carantec... Mais désormais leur arrivée ne pouvait plus tarder.

Le vent qui s'était levé balayait maintenant la plate-forme, et au pied de la forteresse, les lames venaient se briser dans un bruit de tonnerre. Parfois même des flots d'écume s'élevaient le long des vieilles mirailles avant de retomber sur les rochers.

Soudain Yves sursauta... Là-bas, il croyait voir une barque, qui, venant de quitter le rivage se dirigeait vers le château. Il demeura immobile, le regard

fixé... Quand il eut la certitude de ne pas se tromper, il s'écria :

— Les voici ! A son appel, Armelle, qui jusqu'ici était demeurée assise à l'abri du vent, se leva. De la main son frère lui montra le bateau qui maintenant se trouvait à la hauteur de l'île Louet.

— Ce sont bien eux, dit-il... Il y a deux hommes à bord et ils viennent droit sur le fort. Ils seront bientôt ici car leur canot marche au moteur.

— Qu'allons-nous faire ? demanda la fillette. Rapidement, Yves lui exposa son plan.

— Maintenant, rien... Nous allons nous cacher dans une des chambres du fort afin de laisser les bandits chercher le trésor. Comme ils ont sur eux le document qu'ils ont volé à notre père, ils ne tarderont pas à découvrir l'endroit où il est caché... Et tout de suite ils se mettront au travail... Nous attendrons qu'ils aient trouvé le coffret.

Agir ? Comment ? Yves négligea de le dire. sûr de son droit, il était persuadé que l'aventure dans laquelle il

PRISONNIERS

— Ce sont bien eux, dit-il... Il y a deux hommes à bord...

— Ce canot que nous avons trouvé, caché dans les rochers n'est pas venu là tout seul.

Yves comprit alors ce qui s'était passé. Comme lui, les malfaiteurs avaient éprouvé le désir de dissimuler leur barque. En cherchant, eux aussi, un abri sûr, ils avaient trouvé le canot des enfants.

Maintenant l'autre individu répondait à son compagnon :

— Tu as peut-être raison... Pour être fixés, nous n'avons qu'à visiter le fort. S'il y a quelqu'un, nous le verrons bien.

Tout de suite, ils commencèrent leur inspection. Ils allaient rapidement, décidés à en finir le plus vite possible.

— Ce sont bien eux, dit-il... Il y a deux hommes à bord...

— Ce canot que nous avons trouvé, caché dans les rochers n'est pas venu là tout seul.

Yves comprit alors ce qui s'était passé. Comme lui, les malfaiteurs avaient éprouvé le désir de dissimuler leur barque. En cherchant, eux aussi, un abri sûr, ils avaient trouvé le canot des enfants.

Maintenant l'autre individu répondait à son compagnon :

— Tu as peut-être raison... Pour être fixés, nous n'avons qu'à visiter le fort. S'il y a quelqu'un, nous le verrons bien.

Tout de suite, ils commencèrent leur inspection. Ils allaient rapidement, décidés à en finir le plus vite possible.



— Ce sont bien eux, dit-il... Il y a deux hommes à bord...

s'était lancé, ne pouvait se terminer qu'à son avantage.

Maintenant la barque dans laquelle se trouvaient les deux malfaiteurs était arrivée presque sous les murs de la forteresse. De son observatoire, tout en évitant de se faire remarquer, le garçon distinguait fort bien les deux hommes. C'étaient bien les individus qui, la veille, étaient venus faire une promenade à la pointe de Penalan. Dans quelques minutes ils allaient accoster.

Alors Yves pensa qu'il serait imprudent de s'attarder davantage sur la plate-forme, et il entraîna sa sœur.

— Allons nous cacher, fit-il. Bien vite, ils descendirent l'escalier, puis ils s'engagèrent dans l'une des galeries sur laquelle donnaient plusieurs chambres. Au hasard, ils poussèrent une des portes.

La pièce dans laquelle ils se trouvèrent devait être un ancien cachot, mais peu leur importait. Plongée dans une demi-obscurité, elle leur offrait l'abri sûr qu'ils cherchaient.

— Nous serons bien ici, dit Yves... Il ne nous reste plus qu'à avoir un peu de patience.

A partir de ce moment, blottis dans un coin sombre, ils demeurèrent silencieux, attentifs aux moindres bruits qu'ils venaient de l'extérieur.

Cinq minutes, puis dix s'écoulèrent... Elles semblèrent longues, bien longues aux deux enfants qui n'osaient plus bouger.

Tout à coup, ils tressaillirent. Ils venaient d'entendre marcher à l'entrée de la galerie, puis aussitôt des éclats de voix parvinrent jusqu'à eux.

Tout d'abord, ils ne comprirent pas les paroles que prononcèrent les deux individus, mais bientôt, ceux-ci ayant fait quelques pas dans leur direction, ils purent suivre leur conversation. Et ce qu'ils entendirent les fit frissonner.

— Je suis certain, disait l'un des hommes, qu'il y a quelqu'un dans le château.

Ainsi donc, malgré toutes leurs précautions, ils étaient découverts. Mais comment les bandits avaient-ils pu deviner leur présence ? Ils ne tardèrent pas à être renseignés. L'individu, en effet, poursuivit :

— Ce canot que nous avons trouvé, caché dans les rochers n'est pas venu là tout seul.

Yves comprit alors ce qui s'était passé. Comme lui, les malfaiteurs avaient éprouvé le désir de dissimuler leur barque. En cherchant, eux aussi, un abri sûr, ils avaient trouvé le canot des enfants.

Maintenant l'autre individu répondait à son compagnon :

— Tu as peut-être raison... Pour être fixés, nous n'avons qu'à visiter le fort. S'il y a quelqu'un, nous le verrons bien.

Tout de suite, ils commencèrent leur inspection. Ils allaient rapidement, décidés à en finir le plus vite possible.

Avant qu'Yves et Armelle aient pu faire un mouvement, avant qu'ils aient pu songer à s'enfuir, la porte de la pièce dans laquelle ils se trouvaient fut brutalement poussée, et l'un des hommes s'avança, une lampe électrique à la main.

En voyant les deux petits, blottis dans leur coin, il poussa une exclamation, puis aussitôt, il appela son camarade.

— Viens vite... Ce sont des gosses.

L'autre homme accourut.

— Que faites-vous là ? dit-il.

Fort heureusement Yves, sa première émotion passée, s'était ressaisi et ce fut de la façon la plus calme, qu'il répondit.

— Nous visitons le château.

— Mais pourquoi vous cachez-vous ?

— Vous nous avez surpris...

— Tu dis bien la vérité ?

— Vous pouvez me croire.

Les bandits hésitaient, ne sachant que faire. Pour pouvoir discuter à leur aise, ils sortirent dans le couloir.

Qu'allaient-ils faire des enfants ? Ils ne pouvaient les laisser s'échapper, car ce serait une imprudence qui pourrait leur coûter cher.

— Pour l'instant, fit l'un d'eux, nous n'avons qu'à les enfermer.

— Et ensuite ?

— Nous verrons.

Cette décision prise, ils revinrent sur leurs pas.

— Comme nous n'aimons pas les curieux, dirent-ils, nous allons vous enfermer.

Yves voulut protester, mais il n'en eut pas le temps. Déjà les deux hommes étaient sortis en refermant derrière eux la lourde porte dont ils poussèrent soigneusement les verrous.

Prisonniers ! Yves et Armelle étaient désormais prisonniers !

— Yves, qu'allons-nous devenir ?

C'est Armelle qui, la première, manifesta ses craintes. Malgré tous les efforts

qu'elle faisait pour conserver son courage, la fillette ne pouvait dissimuler son anxiété. Et elle devait se dominer pour maîtriser les sanglots qui s'étranglaient dans sa gorge. Plus énergique, son frère ne voulait pas s'avouer vaincu. Certes, il le savait, la situation dans laquelle ils se trouvaient désormais était mauvaise.

Si mauvaise même qu'il se demandait comment ils parviendraient à s'en tirer. Malgré tout, il espérait... Tout d'abord, surpris par ce qui venait de se passer, il était demeuré abattu. Puis il avait bien vite réagi. Alors de toutes ses forces, il s'était jeté sur la porte, espérant la faire céder. A coups de poings, à coups de pieds aussi, il avait frappé. Ses efforts avaient été vains. Le lourd battant de chêne avait résisté, et le garçon avait rapidement compris qu'il perdait son temps et qu'il s'épuisait inutilement. Mais il avait tapé si violemment qu'un des malfaiteurs attiré par le bruit était arrivé.

Il s'était d'abord contenté de ricaner. Puis il avait crié :

— Du calme, les gosses... Vous perdez votre temps, la porte est solide.

Et il s'était éloigné. Yves avait alors examiné la pièce dans laquelle lui et sa sœur se trouvaient enfermés.

C'était une petite pièce rectangulaire, qui pouvait mesurer trois mètres sur quatre, tout au plus. Nul mobilier ne la meublait. Les murs étaient formés de gros morceaux de granit... Une ouverture très étroite, qui ressemblait plus à une meurtrière qu'à une fenêtre, laissait pénétrer un peu de lumière. Deux gros barreaux de fer, solidement fixés, laissaient deviner que cette pièce avait dû autrefois servir de cachot.

Avec difficulté, le garçon parvint à se hisser et à jeter un coup d'œil à l'extérieur. Il reconnut la côte du Trégor, puis également l'Île Noire... Mais cela était loin, trop loin.

LE DOCUMENT

Pour atteindre la fenêtre, il avait dû poser la pointe de ses pieds sur l'un des blocs de granit. Or, il lui sembla soudain que la pierre tremblait. Intrigué, il descendit et examina curieusement le mur... Il ne s'était pas trompé : une des pierres était complètement descellée, et presque sans difficulté, il parvint à l'enlever.

Alors, à sa grande surprise, il remarqua que le morceau de granit masquait une petite cavité qui avait été pratiquée

dans la vieille muraille. Il ne put s'empêcher d'appeler sa sœur.

— Armelle, viens vite !

— Quoi donc ;

— Il y a une cachette dans le mur.

Fouillant dans sa poche, Yves en retira une lampe électrique qu'il avait emportée et il braqua un rayon lumineux sur la cavité.

— Il y a quelque chose là, dans le coin, s'écria la fillette.



Yves déplia le document et lut avec émotion...

Et tendant le bras elle retire de l'excavation un tout petit rouleau de cuir. Intrigués, les enfants ouvrirent cette gaine. Un rouleau de papier s'en échappa.

— Tiens la lampe, ordonna Yves qui s'empressa de déplier le document qu'il se mit aussitôt à lire. Quelques lignes seulement étaient écrites sur le papier mais passionnèrent le garçon qui soudain s'exclama :

— Le trésor existe...

— Tu en as la preuve ?

— Oui, ce papier, qui doit être un double du document découvert par papa, le prouve... Le comte de Kerlanet donne ici toutes les indications utiles pour retrouver son coffret et il ajoute... Mais je vais te lire ses dernières lignes :

« Si je dois mourir avant de pouvoir retrouver ce que je viens de cacher, et si je n'ai pas d'héritiers, je demande à ceux qui découvriront le coffret qui contient une partie de ma fortune de consacrer cet argent à la reconstruction de l'abbaye de Landévenec que les Bleus viennent de détruire. »

Yves demeura un instant silencieux, puis il reprit :

— Tu le vois, il faut que nous empêchions ces bandits de s'emparer du trésor. Et si nous y parvenons nous pourrions faire respecter les dernières volontés du comte de Kerlanet.

Armelle, qui avait peu voyagé, le questionna :

— Landévenec... Tu connais cela ?

— Je n'y ai jamais été, mais je sais que c'est un bourg situé à l'entrée de la rivière de Châteaulin. Les touristes qui s'y rendent visitent encore les ruines de l'abbaye qui fut fondée par saint Gwénolé. Papa m'avait promis de m'y conduire...

La découverte qu'ils venaient de faire avait bouleversé les enfants à tel point qu'ils avaient oublié leur situation.

— Je vais, fit Yves, soigneusement cacher ce document.

Il l'enfonça sous sa chemise, fixant à son cou l'étui de cuir à l'aide d'une petite corde. Puis, voulant éviter d'éveiller la curiosité des malfaiteurs, il remit à sa place la pierre qui masquait la cachette.

Revenue à la réalité, Armelle questionna son frère.

— Qu'allons-nous devenir ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai confiance.

— Ces hommes ne te font pas peur ?

— Peur ?

Yves haussa les épaules... Même s'il avait eu peur, il n'aurait pas voulu se l'avouer à lui-même et encore moins le laisser deviner à sa sœur. Celle-ci insista.

— Pourtant nous sommes enfermés... Ces bandits peuvent faire de nous ce qu'ils voudront.

— Que veux-tu qu'ils nous fassent ?... Ils ignorent qui nous sommes.

— Mais nous les géignons. Ils pourraient nous tuer.

— Alors ?
Le jeune garçon cherchait ce qu'il pourrait répondre à sa sœur pour lui faire partager sa confiance, quand soudain il sursauta.
Un bruit sourd montait de l'intérieur du château.

Pendant quelques instants, Yves demeura attentif. Il distinguait maintenant d'une façon précise le bruit qui l'intriguait... On aurait dit des coups violents et réguliers...

— Ils ont sans doute trouvé l'endroit où est caché le trésor, dit-il, et ils travaillent pour enlever les dalles sous lesquelles il est dissimulé.

Quelle heure pouvait-il être ? Assez tard, sans doute, car petit à petit la nuit venait et bientôt l'obscurité fut complète dans la pièce qui servait de cachot aux enfants.

— J'ai froid, murmura Armelle.
Presque aussitôt après, elle ajouta :
— J'ai faim aussi.

Yves poussa un soupir.
— Nous n'avons rien à manger, fit-il... J'ai oublié nos dernières provisions sur la terrasse.

Pour réchauffer sa sœur, il enleva sa veste qu'il lui jeta sur les épaules. C'est que, véritablement, l'air était glacial dans cette chambre. A l'humidité des murailles s'ajoutait la froideur de la mer et de la nuit. On n'entendait plus maintenant travailler les malfaiteurs. Fatigués, les deux hommes devaient se reposer. Ils en profitèrent pour venir

voir si leurs prisonniers étaient toujours là. L'un d'eux vérifia la solidité des verrous qui maintenaient la porte, puis sans prononcer une parole, ils s'éloignèrent.

Quelques instants après, ils reprirent leur travail... Comme il sentait sa sœur inquiète, Yves lui dit :

— Tu devrais dormir.
— Oui, car je suis bien fatiguée, mais je n'en ai pas le courage.

— Si nous récitons notre prière.
— Tu as raison... Invoquons Notre-Dame de Folgoët et aussi Sainte Anne, la patronne des Bretons. Elles seules peuvent nous sauver.

Epuisée, Armelle s'était assise dans un coin de la pièce. A voix basse, elle répondait au chapelet que récitait Yves, et elle mettait toute sa ferveur à invoquer les saints dont elle implorait le secours. Mais bientôt ses réponses se firent plus faibles et tout à coup, elle demeura silencieuse.

Surpris, le garçon se pencha :
— Armelle... Armelle...

La fillette ne répondit pas à son appel... Terrassée par la fatigue, elle venait de s'endormir et l'on n'entendit plus que son souffle régulier. Plus résistant, Yves lutta contre le sommeil, car la prudence lui conseillait de demeurer éveillé. Pour lui, la nuit s'écoula, lugubre, martelée sans cesse par le bruit de la mer, et aussi par celui que faisaient les deux hommes afin de lui enlever ses richesses...

LE TRESOR

Aussi la nuit parut longue à Yves, terriblement longue... Sans cesse, il levait les yeux vers la petite lucarne, guettant l'apparition des premières lueurs du jour... Une à une, il vit les étoiles disparaître, puis bientôt le ciel se fit moins noir... Là-bas à l'horizon, vers l'est, un peu de clarté apparut enfin, faible rayon qui allait en grandissant.

L'enfant était exténué par cette nuit d'insomnie. Il souffrait également de la faim... Moins résistante, Armelle avait succombé à la fatigue, et son sommeil était si lourd qu'elle n'avait pas bougé, n'entendant ni le vent souffler, ni la mer rouler de grosses vagues au pied du fort, ni, non plus, les malfaiteurs qui, sans arrêt, avaient poursuivi leurs recherches. Quand enfin il fit grand jour, Yves se décida à la réveiller. Doucement il appela.

— Armelle.

La fillette ouvrit les yeux, puis elle murmura :

— Où suis-je ?
Mais bien vite elle revint à elle et, angoissée, elle questionna son frère.

— Nous sommes toujours enfermés.
— Oui, toujours... D'ailleurs les bandits ne doivent pas avoir trouvé le trésor... Ils travaillent encore.

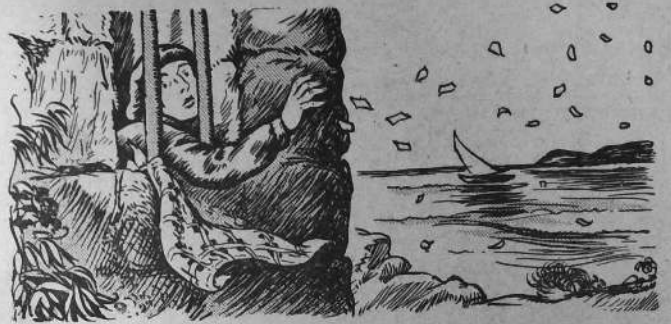
— Ah, si quelqu'un pouvait venir nous délivrer.

— Il ne faut pas trop l'espérer... En ce moment, il n'y a pas de touristes en Bretagne et personne ne vient visiter cette vieille forteresse.

Pour passer le temps, Yves grimpa le long de la muraille et, les mains solidement cramponnées aux barreaux de la lucarne, il explora les environs.

Il était là depuis un certain temps déjà, quand soudain il poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? fit Armelle.



Yves jeta les petits papiers à la mer...

— Je vois plusieurs barques qui passent au large du château... Si seulement les pêcheurs pouvaient nous apercevoir... Je vais tâcher de leur faire signe.

Il tendit le bras, mais la muraille était si épaisse qu'il parvenait à peine à toucher l'extrémité extérieure de la lucarne. Voyant que ses efforts étaient inutiles, il n'insista pas.

Alors il se laissa retomber sur le sol, mais ce fut pour s'écrier aussitôt :

— J'ai une idée... Donne-moi ton écharpe.

Bien vite, Armelle lui tendit le long foulard qu'elle portait autour du cou. Deux minutes après, ce signal, dont l'une des extrémités était accrochée à l'un des barreaux, flottait au dehors.

— Cela doit se voir de loin, fit le garçon, mais ce n'est pas suffisant.

Il avait pris maintenant un carnet qui se trouvait dans la poche de sa veste, et sur plusieurs des feuilles qu'il venait d'en détacher, il écrivit ces mots :

« Nous sommes enfermés dans le château par des bandits. Venez vite nous délivrer. »

Il plia ensuite chaque feuille en quatre pour isoler, autant que possible, l'écriture de l'eau de la mer, puis, par la fenêtre, il lança dans le vide les petits morceaux de papier qui, aussitôt, furent emportés par le vent. Cela fait, il demeura à son poste, surveillant les barques...

Tandis que les deux petits prisonniers tentaient ainsi d'attirer l'attention des pêcheurs, les deux bandits poursuivaient leurs recherches.

Comme les enfants l'avaient deviné, ces individus étaient bien les criminels qui avaient tué le docteur Dinan. Aventuriers, toujours en quête d'un mauvais coup à faire, ils appartenaient à une bande connue de la police parisienne, et plusieurs fois déjà, ils avaient comparu devant les tribunaux.

Le plus grand, René Malou, avait déjà été condamné pour cambriolage, vol, attentat à main armée, tentative de meurtre. Son compagnon qui se nommait Vincent Allerre était, lui, un spécialiste de l'escroquerie. C'est lui qui, par une indiscrétion, avait appris que le docteur Dinan recherchait les descendants d'un émigré, afin de leur remettre le document qu'il possédait, document qui devait permettre de retrouver un trésor.

Muni de ce renseignement, Vincent Allerre avait réuni ses complices et leur avait dit qu'il y avait une occasion à ne pas laisser passer. Rapidement, un plan avait été ébauché, et Malou et Allerre avaient été chargés de l'exécuter.

Hommes sans scrupules, ils n'avaient pas hésité. Pour eux ce n'était pas payer trop cher un trésor, que de l'acquiescer au prix d'un meurtre.

De Paris, les malfaiteurs avaient gagné Lesneven puis, comme on s'en sou-

vient, ils avaient tendu un piège au docteur, afin de l'attirer hors de chez lui.

Brutalement alors, ils l'avaient tué afin de s'emparer du document qu'il portait toujours sur lui...

Désireux de s'emparer rapidement de la fortune que leur crime devait leur rapporter, ils s'étaient rendus au château du Taureau. A cette époque de l'année où les touristes sont rares, et où le château est pour ainsi dire abandonné, ils espéraient pouvoir opérer en toute tranquillité. Aussi, grande avait été leur surprise de trouver sur leur route deux enfants. Sans hésiter, ils avaient enfermé ces témoins gênants.

Pendant toute la nuit, ils avaient poursuivi leurs recherches, et quand le jour s'était levé, ils n'étaient pas éloignés du but. Déjà, à l'endroit indiqué sur le document, ils avaient enlevé plusieurs lourdes dalles de granit et maintenant ils enlevaient les blocs de pierre qui servaient de fondation. Il pouvait être huit heures du matin quand, soudain, René Malou poussa un cri de joie.

— Le voilà !

Les deux hommes se penchèrent.

Très nettement, au fond du trou, ils virent un coffre de bois solidement

L'ENLÈVEMENT

Après avoir lancé au dehors ses petits morceaux de papier, Yves était demeuré accroché aux barreaux de la lucarne, le regard fixé sur les barques qui naviguaient sur les flots. Plus que jamais, il était confiant. Il était persuadé que tout à l'heure un pêcheur verrait son signal et viendrait le délivrer.

On marche dans le couloir, fit Armelle.

Le garçon eut tout juste le temps de descendre de son observatoire. Sous une violente poussée la porte venait de s'ouvrir. Sur le seuil se tenaient les deux bandits.

— Allons, les gosses, venez.

Comme les enfants hésitaient à obéir, l'homme reprit :

— Et plus vite que cela... Sinon.

En prononçant ces paroles, le malfaiteur eut un geste menaçant.

Jugeant inutile de résister, Yves et Armelle sortirent. Suivis de leurs gardiens, ils firent quelques pas.

bardé de fer. Quelques derniers coups de pioche leur permirent de le dégager complètement... Alors, péniblement, ils hissèrent le pesant fardeau.

C'était un coffre solidement construit, presque carré et qui pouvait avoir quatre vingt centimètres de côté. Mais les malfaiteurs ne s'attardèrent pas à le contempler. A l'aide de leurs outils, ils firent sauter les barres de fer qui le maintenaient fermé, puis ils soulevèrent le couvercle. Alors ils ne purent s'empêcher de pousser une exclamation de victoire.

Le coffre était plein de pièces d'or et d'argent ainsi que de bijoux. Si ce trésor représentait déjà une fortune à l'époque de la Révolution sa valeur devait maintenant être beaucoup plus considérable...

— Il faut maintenant embarquer tout cela, fit Allerme. Ensuite, nous partions.

— Et les gosses qui sont là-haut ?

Rapidement, les deux bandits discutèrent. Ils ne pouvaient songer à relâcher les enfants qui les dénonceraient. Les abandonner là, c'était également risquer de les voir délivrés par les pêcheurs qui passaient au large du château. Alors ?

— Il faut les emmener, dit Allerme... Comme cela, ils ne parleront pas.

— Où nous menez-vous ? questionna le garçon. Les deux hommes ricane-
rent.

— Faire une promenade en mer, répondit l'un d'eux.

Les bandits avaient, en effet, préparé leur départ. Leur bateau, un fort canot à moteur, était maintenant amarré au pied de l'escalier qui servait d'embarcadère. Le frère et la sœur prirent place à l'arrière de la barque... Soudain, Yves sursauta. Il venait de voir, au fond du canot, le coffre à moitié recouvert par une bâche. Le trésor !... Les bandits avaient trouvé le trésor du comte de Kerlanet et maintenant, ils l'emportaient.

— Quand nous serons à terre, pensa le garçon, nous pourrons crier. Alors, on arrêtera ces misérables...

Mais il fut bien vite déçu...

La barque ne prenait pas la direction de la côte... Elle filait vers le large.



Où nous menez-vous ? questionna le garçon...

DISPARUS

Quand il avait vu s'éloigner ses cousins, Mikael Seité avait regretté de n'avoir pu les convaincre. Pour lui, l'aventure dans laquelle se lançaient les deux enfants, était pleine de risques. N'étaient-ils pas, d'ailleurs, beaucoup trop jeunes pour oser affronter deux bandits capables de tout...

Aussi, quand ses parents étaient rentrés, une heure plus tard, il n'avait pas hésité à leur faire part du passage d'Yves et d'Armelle et à leur communiquer ses craintes. Ils avaient donc décidé que si l'on demeurait sans nouvelles des enfants, Mikael s'en irait à Carantec, à leur recherche.

Sur ces entrefaites, ils avaient reçu une lettre de Françoise, la vieille domestique de Madame Dinan. Inquiète, la brave femme demandait aux enfants qu'elle croyait toujours à Saint-Pol-de-Léon, de revenir le plus rapidement possible à Lesneven. « Si votre maman, écrivait-elle, savait que vous êtes partis, elle me gronderait... Rentrez donc tout de suite afin que vous soyez là pour son retour... ».

Comme deux jours déjà s'étaient écoulés depuis le passage d'Yves et Armelle, Monsieur Seité n'avait pas voulu attendre davantage.

— Tu vas te rendre en bicyclette à Carantec, avait-il dit à son fils, rechercher tes cousins... Pourvu même qu'il ne soit pas trop tard,

Tout de suite, Mikael était parti. Son premier soin, en arrivant au bourg de Carantec, avait été de se renseigner. Un peu au hasard, il avait questionné quelques personnes, mais toutes les premières réponses avaient été négatives.

Il commençait à désespérer quand soudain un gamin qui l'avait entendu le renseigna.

— Je les ai vu, moi fit-il... Ils m'ont même demandé la route pour aller à la pointe, d'où l'on voit le château du Taureau. — Et après ? Après ! Je ne sais pas... Ils sont partis tout de suite comme s'ils étaient pressés.

Cette fois, Mikael était dans la piste. Il se dirigea vers le petit port de Carantec avec l'espoir d'y trouver le marin qui avait fait faire aux deux jeunes aventuriers la traversée de la côte au château.

Les pêcheurs qu'il rencontra n'avaient rien vu.

— Ce n'est pas la saison des promenades en mer, dit l'un d'eux, et il y a longtemps que nous n'avons embarqué de touristes... Et puis, les enfants que vous cherchez ont peut-être pris une barque sans rien demander à personne...

— La chose est possible, se dit le jeune homme qui n'ignorait pas que son cousin était capable de conduire un canot. Puis, comme il était décidé à poursuivre son enquête, il avait de-

mandé à l'un des pêcheurs de le conduire au fort.

— Avec plaisir, Monsieur... comme la mer est calme, aujourd'hui la traversée sera bonne. Si vous voulez embarquer, voici mon bateau.

Deux minutes après, tous les deux quittaient le port et, profitant d'un vent favorable, se dirigeaient rapidement vers l'entrée de la rivière de Morlaix. Bientôt, ils accostaient au pied du château. Comme Mikael venait de sauter sur les marches de l'escalier, le pêcheur lui proposa :

— Si vous ne connaissez pas le fort, je vais vous conduire. Je serais d'ailleurs bien surpris si vous y trouviez les enfants que vous cherchez... Enfin, nous verrons bien.

Un peu au hasard, ils s'engagèrent dans les couloirs, visitant les pièces qui se trouvaient sur leur passage. Soudain, comme ils venaient de pénétrer dans une vaste salle, le marin poussa une exclamation de surprise :

— Regardez, fit-il !...

De la main, il montrait à son compagnon le sol qui avait été tout bouleversé. De grandes dalles de granit avaient été enlevées et une grande excavation avait été creusée.

— Le trésor ! murmura Mikael. Yves avait donc raison. Intrigué, le pêcheur le questionna du regard. En quelques mots le jeune homme le mit au courant de ce qu'il savait et du but que poursuivaient ses cousins.

— Que s'était-il passé ? Il l'ignorait.

— Mais fit l'homme, vos cousins étaient bien imprudents.

— Oui, moi, je leur avais déconseillé de se lancer dans cette aventure. Ils n'ont pas voulu m'écouter.

Anxieux, ils reprirent leurs recherches, parcourant le château... Quand ils pénétrèrent dans la pièce qui avait servi de cachot aux deux enfants, Mikael vit soudain à la fenêtre quelque chose qui flottait au vent. D'un bond il arracha le morceau d'étoffe.

— Une écharpe, dit-il. Puis il ajouta :

— Je la reconnais, c'est bien cette écharpe que portait ma cousine lors de son passage à Saint-Pol-de-Léon... D'ailleurs, voici ses initiales : A. D. Armelle Dinan.

Son anxiété était si grande qu'avant de quitter Carantec, il tint encore, à tout hasard, à interroger les personnes qu'il rencontrait. De son côté le pêcheur qui l'avait conduit au château questionnait ses amis.

S'ils ne purent obtenir aucun renseignement sur les enfants, ils apprirent

toutefois que l'on avait remarqué deux hommes se rendant en canot à moteur au port. A cette époque de l'année, leur présence avait paru suspecte, mais personne ne s'était occupé d'eux. Depuis on ne les avait pas revus...

Comme la journée touchait à sa fin, Mikael reprit le chemin de Saint-Pol afin de rapporter à ses parents les renseignements qu'il avait pu recueillir.

Comme on le devine, le passage à Carantec de Mikael Seité avait provoqué plus que de la curiosité. Tout le monde savait désormais qu'un drame avait dû se jouer au vieux château du Taureau et l'on plaignait les deux enfants qui, victimes de leurs bons sentiments, avaient dû tomber entre les mains des bandits.

Quand une heure plus tard, après avoir tout exploré, le jeune homme et le pêcheur quittèrent la forteresse, ils n'avaient pas retrouvé ce qu'ils cherchaient. Par contre, ils avaient la certitude qu'Yves et Armelle étaient venus là puisqu'ils avaient trouvé l'écharpe que portait la petite fille...

De même, les bandits avaient également laissé les traces de leur passage au château du Taureau. Mais les uns et les autres avaient disparu. Et Mikael Seité se demandait avec angoisse ce qu'avait pu devenir Yves et Armelle ? Personne ne le savait. Mais chacun émettait son opinion. Pour les uns ils avaient été enlevés par les malfaiteurs. Pour d'autres, ils devaient être morts. Pour s'en débarrasser, les criminels n'avaient pas hésité à les jeter à la mer.

Il se trouva même une vieille femme pour affirmer qu'elle avait vu une forme blanche flotter au-dessus de la forteresse... Pour elle, ce ne pouvait être que l'ombre de la petite Armelle...

Les nouvelles vont vite. Rapidement les journalistes de Morlaix étaient mis au courant de ce qui venait de se passer dans la petite station balnéaire et ils étaient même venus faire une enquête sur place.

Le lendemain, les journaux quotidiens régionaux annonçaient sous de gros titres : *Le Trésor du Château du Taureau... Un trésor a-t-il été découvert dans la vieille forteresse ?*

Mais tous ceux qui suivaient cette affaire avec passion, se posaient toujours l'angoissante question à laquelle personne ne pouvait donner de réponse : qu'étaient devenus les enfants du Docteur Dinan ?



Mikael montra à son compagnon le sol tout bouleversé...

Mikael Seité n'était pas demeuré inactif. Sans se laisser rebuter par divers échecs, il avait continué des recherches. Assurément il allait un peu au hasard, n'ayant pas de renseignements suffisants pour orienter ses démarches, mais il avait rapporté la certitude que ses cousins s'étaient rendus au fort où ils avaient rencontré les deux bandits.

Ceux-ci, après avoir enlevé le trésor, étaient partis, emmenant avec eux leurs jeunes prisonniers. Partis ! Mais pour où ? Toute la question était là, désormais. A bicyclette, Mikael avait parcouru toute la côte de Saint-Pol-de-Léon à Plouescat...

N'ayant rien appris de nouveau, il avait poursuivi ses recherches. Au passage, il s'était arrêté à Lesneven où Madame Dinan était revenue, véritablement affectée par la nouvelle de la disparition de ses enfants.

Ce jeune homme s'était efforcé de la consoler. Il avait confiance et il avait demandé à la veuve du docteur Dinan de partager cette confiance, puis il était reparti.

A Guissény, à Landéda, Porspoder, il avait questionné les pêcheurs, leur posant à tous la même question. Partout les réponses avaient été négatives.

— Un canot à moteur monté par deux hommes et deux enfants ?... Non, nous n'avons pas vu cela.

D'autres à sa place auraient renoncé. Mikael, tenace, ne se laissait jamais

démoraliser, reprenait chaque fois sa course, visitait tous les ports de la côte du Finistère.

— Ils ont bien abordé quelque part, se disait-il...

La persévérance est toujours récompensée. Un jour, qu'il interrogeait un marin qui rentrait de la pêche, celui-ci avait hoché la tête.

— Je peux me tromper, avait-il répondu, mais je crois bien avoir vu ceux que vous cherchez.

— Il y a longtemps ?

— Non, quelques jours à peine.

— Et où cela ?

— Pas très loin d'ici... Comme je passai au large de l'une des petites îles de l'Archipel d'Ouessant, j'ai remarqué un canot à moteur qui se dirigeait vers l'une de ces îles... Et si j'ai bien vu il y avait quatre personnes à bord.

Mikael n'avait pas caché sa joie, et tout de suite, il avait demandé au pêcheur s'il pouvait le conduire à cette île. Pour le décider, il lui avait, en quelques mots, fait le récit de la disparition des deux enfants qu'il recherchait.

Aussi l'homme avait-il accepté : — Donnez-moi tout juste le temps de débarquer mon poisson et nous pourrions partir.

Mikael était si impatient qu'il avait aidé le marin à décharger ses paniers, puis il avait sauté dans le bateau.

Vingt minutes après, son compagnon lui avait montré un point à l'horizon.

— Voilà l'île... un îlot plutôt !
A partir de ce moment, le jeune homme n'avait pas quitté des yeux ce point qui, peu à peu, grossissait...

Tout en dirigeant sa barque qui filait rapidement sous le vent, le marin lui donnait quelques explications :

— Naturellement, c'est un îlot désert... Et situé dans un mauvais coin... Il nous arrive parfois de nous y arrêter lorsque nous cherchons un abri pour fuir la tempête... Mais c'est rare... Autrefois, des goémonniers ont voulu s'y installer. Ils n'y sont pas demeurés six semaines.

La petite île était maintenant toute proche. On distinguait très nettement les récifs qui l'entouraient et sur lesquels les vagues venaient se briser.

— Nous allons accoster de ce côté, fit le matelot... Il y a là une petite crique qui nous permettra de mettre le bateau à l'abri.

Avec prudence il manœuvra pour amener la barque sur le rivage, puis tous deux sautèrent à terre...

Rapidement, Mikael explora les environs. Tout était désert.

— Nous allons faire le tour de l'île, expliqua-t-il... Peut-être trouverons-nous ceux que nous cherchons ou tout au moins les traces de leur passage. Mais soyons vigilants, car les deux bandits qui ont enlevé mes cousins sont capables de tout.

L'homme éclata de rire :

— Je n'ai pas peur, fit-il.

Et il montra les deux poings.

— Avec cela, ajoute-t-il, un Breton sait toujours se défendre. Un peu au hasard, tous les deux s'avancèrent, explorant chaque coin...

Soudain, Mikael, qui marchait le premier, se mit à courir.

— Les voici, fit-il.

A cent mètres à peine en effet, il venait d'apercevoir deux enfants : un garçon et une fillette, allongés sur l'herbe. Malgré lui, il ne put s'empêcher de crier.

— Yves... Armelle...

A cet appel les enfants surpris se levèrent et, en courant, eux aussi, ils vinrent se jeter dans les bras de leur cousin.

— Mikael, toi ici ?

— Mais oui...

L'arrivée si imprévue du jeune homme avait si profondément ému Armelle qu'elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Plus maître de lui, Yves donnait aux nouveaux arrivants les renseignements que ceux-ci attendaient de lui.

— Vous arrivez bien, nous sommes seuls en ce moment, car les malfaiteurs qui nous retiennent prisonniers sont partis depuis un certain temps déjà et ils ne seront pas de retour avant une bonne heure.

Yves fit à Mikael le récit des événements qui s'étaient déroulés depuis le moment où ils avaient quitté Saint-Pol-de-Léon. Tout d'abord, il dit comment ils avaient gagné le château du Taureau, puis également comment ils étaient tombés entre les mains des malfaiteurs.

— Quand ceux-ci nous obligèrent à embarquer avec eux, poursuivit-il, nous ne savions pas où nous allions... Nous avons tout d'abord pris la direction du large, puis, arrivé à la hauteur de Roscoff, nous nous sommes dirigés vers l'île de Batz où nous avons accosté. Nous laissons sous la surveillance de son compagnon, un des bandits a débarqué, juste le temps d'acheter quelques vivres, puis nous sommes aussitôt repartis. C'est alors que nous sommes venus ici. Depuis quelques jours, en effet, nous sommes là et j'ai cru deviner que les malfaiteurs veulent s'y cacher afin d'échapper aux recherches que la police ne peut manquer de faire.

« Mais, désormais, leur cachette est découverte, grâce à toi, et maintenant... »

— Maintenant, coupa Mikael, nous allons vous enlever à ces misérables.

Cela lui semblait si naturel qu'il fut surpris de voir Yves refuser sa proposition.

— Comment, fit-il, tu ne veux pas venir... Tu veux rester là.

— Oui.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ma tâche n'est pas terminée.

— Comment cela ?

Yves montra alors à son cousin le document que le hasard lui avait permis de découvrir pendant son séjour au château du Taureau.

— Tu le vois, fit-il, le comte de Kerlanet a exprimé très nettement ses dernières volontés. La fortune qu'il a laissée doit servir à reconstruire le monastère de Landévennec... Or, si les bandits se soucient fort peu de ma sœur et de moi, ils attachent, par contre, un grand intérêt au trésor qu'ils ont volé... Et le coffret qui le contient ne les quitte jamais.



Yves montra à Mikael le document...

Quand ils s'éloignent, comme ils l'ont fait aujourd'hui, ils le déposent soigneusement au fond de leur canot.

— Mais alors que va-t-on faire ?

Yves réfléchit pendant quelques instants, puis il reprit :

— Vous allez repartir emmenant Armelle avec vous... Moi je vais rester ici et quand les bandits reviendront, il me sera facile de leur dire, par exemple, que ma sœur est tombée à la mer...

Pendant ce temps, vous vous rendrez à la ville la plus proche, c'est-à-dire à Brest où vous alerterez la police. Alors vous reviendrez en nombre et cette fois vous me délivrerez tout en faisant arrêter les criminels... »

Mikael et le pêcheur qui l'accompagnait protestèrent, déclarant qu'ils ne voulaient pas ainsi abandonner le jeune garçon, mais celui-ci se montra si énergique qu'à la fin ils cédèrent...

— Rendez-vous tout de suite à Brest, leur cria Yves, quand ils s'éloignèrent... Puis, il demeura tout seul sur le rivage, regardant s'éloigner la barque qui emmenait son cousin et sa sœur.

— Bientôt ce sera mon tour, se dit-il. Et un sourire illumina son visage.

.....

Comme il l'avait prévu, Yves n'eut pas grand mal à faire croire aux malfaiteurs que sa sœur, victime d'une imprudence, était tombée à la mer.

René Malou et Vincent Allerne ne pouvaient penser en effet que l'enfant serait demeuré seul dans l'île et qu'il

aurait refusé de s'en aller s'il en avait eu l'occasion.

L'un d'eux même ricana en déclarant :

— Cela fera une bouche de moins à nourrir.

Tout allait donc fort bien et le garçon se réjouissait en constatant la facilité avec laquelle les criminels avaient cru ce qu'il venait de leur dire.

Mais hélas, sa joie devait être de courte durée. Vincent Allerne, en effet, lui faisait signe de le suivre.

— Viens, fit-il, et plus vite que ça, nous embarquons.

Yves crut avoir mal entendu.

— Allons, nous t'attendons, reprit l'autre.

— Comment, fit le garçon qui était devenu tout pâle, nous partons ?

— Si tu crois que nous avons l'intention de finir nos jours ici.

Un instant, le garçonnet eut l'intention de s'enfuir, mais il renonça à ce projet. L'île était si petite qu'au bout de cinq minutes, il aurait été rejoint. Pourtant son angoisse était grande. Tous ses projets s'écroulaient. Tout à l'heure, quand Mikael reviendrait, il ne le trouverait plus.

Déjà le moteur du canot était en marche et quand Yves se fut installé à l'arrière de la barque, celle-ci s'éloigna.

.....

Quelques heures plus tard, une forte chaloupe à bord de laquelle se trouvaient plusieurs hommes solidement

armés, accostait au rivage. Sous la conduite de Mikael, les policiers s'en venaient procéder à l'arrestation des assassins du docteur Dinan et en même temps, délivrer leur jeune prisonnier.

Mais une pénible déception les attendait. L'île était déserte... Les bandits s'étaient enfuis emmenant encore une fois le malheureux Yves.

Pendant des heures et des heures le canot avait couru sur les flots... Où était-il, où le menait-on, le pauvre Yves ? Il n'en savait rien et ses compagnons se lançaient dans une toute autre direction tant il se rendit compte qu'il était maintenant bien loin de la Bretagne, et que ceux qui le recherchaient pour le délivrer auraient beaucoup de mal à le retrouver...

Une seule chose pourtant le réjouissait : c'était de savoir sa sœur désormais à l'abri...

Après plusieurs heures de traversée, le canot enfin accosta. Le rivage sur lequel Yves prit pied lui était totalement inconnu. Il constata seulement qu'il était bien différent des côtes bretonnes... Mais il comprit tout de suite que les malfaiteurs n'abordaient pas là au hasard.

En effet, ils étaient à peine à terre que deux hommes se dirigèrent vers eux et aussitôt l'un d'eux les questionna :

- Alors, tout s'est bien passé ?
- Très bien, fit Malou.
- Le paquet ?

- Il est là... Nous allons le débarquer.

Soudain, le nouvel arrivant remarqua Yves. Aussitôt il fronça les sourcils :

- Cet enfant... Que fait-il là ?
- Nous vous expliquerons... Pour le moment ne perdons pas de temps. La voiture est là ?... Parfait !

Rapidement les quatre hommes enlevèrent le coffret qui se trouvait au fond du canot et le portèrent dans l'auto, puis brusquement ils poussèrent Yves au fond de la voiture...

Après une longue randonnée, l'auto s'arrêta.

Isolée en pleine campagne, la maison qui allait servir de repaire aux bandits était une solide demeure. Les arbres qui l'entouraient la masquaient presque complètement comme si toutes les pré-

cautions avaient été prises pour éviter tout contact avec le monde extérieur.

Le premier soin des malfaiteurs fut de décharger le précieux coffret, puis Malou s'adressant à Yves le pria de le suivre... La pièce dans laquelle ils entrèrent devait servir à la fois de cuisine et de salle commune. Les six hommes qui s'y trouvaient réunis avaient tous l'allure de gens peu recommandables et l'on devinait facilement qu'ils appartenaient tous à une bande organisée...

- Maintenant que nous sommes réunis loin des oreilles indiscretes, fit celui qui semblait être le chef, vous allez pouvoir nous raconter votre voyage en Bretagne.

- Pas encore, grommela Allerne... Il faut auparavant que nous décidions de ce que nous allons faire de ce gosse. Et il désigna Yves.

L'homme réfléchit un instant et appela : « Harry ! »

L'individu qui portait ce nom était un grand gaillard bâti en hercule...

- Me voici, que me voulez-vous ?

- Tu vas conduire ce gosse là-haut et enferme-le bien dans la petite chambre jaune...

- Compris... Allons, toi, suis-moi, fit-il à l'enfant terrifié.

...Sans prononcer une parole, mais en ayant un geste de menace, Harry indiqua à Yves sa nouvelle prison. Après quoi, il s'en alla, en refermant derrière lui la porte à double tour...

Curieux, Yves inspecta rapidement la pièce. Comme la porte, les murs étaient épais et solides. Une toute petite fenêtre donnait sur l'extérieur, mais le feuillage des arbres qui entouraient la maison formait un rideau qui masquait la vue.

Le mobilier était rudimentaire. Un lit de fer, une petite table et une chaise...

Légerement abattu, surtout épuisé par le manque de sommeil, le jeune prisonnier s'allongea. Il aurait voulu s'endormir pour oublier... Il ne le put pas...

Au rez-de-chaussée les bandits menaient un grand vacarme. On entendait leurs cris, leurs rires bruyants...

Sans doute étaient-ils par de joyeuses libations la victoire que deux des bandits venaient de remporter en dérobant le trésor du Château du Taureau!



Lorsque tu chantaï, ça m'a fait quelque chose...

LE SINISTRE HARRY

Deux longues journées s'écoulaient sans que rien ne vint modifier l'existence de Yves. Elles lui paraissaient encore plus mornes que les heures passées dans la froide prison du Château du Taureau... Il était surtout angoissé, ne sachant pas quelle décision les bandits avaient prise à son sujet... S'enfuir, il ne pouvait hélas y songer. Ses gardiens avaient eu la fâcheuse idée de placer juste sous sa fenêtre la niche d'un chien féroce.

Il devait donc attendre, mettant sa confiance en la Providence, en Notre-Dame du Folgoat qu'il priait souvent et qui ne l'abandonnerait certainement pas...

Deux ou trois fois par jour, Harry venait le voir, et lui apporter ses repas... L'homme était bourru et brutal !

Jamais il ne manifestait la moindre pitié à l'égard de cet enfant sans défense. Son attitude était telle qu'Yves se rendit compte que si un jour ses compagnons lui donnaient l'ordre d'exécuter le prisonnier, il le ferait sans le moindre remords... C'est donc avec une certaine frayeur que l'enfant le voyait pénétrer dans la chambre.

Le matin de sa troisième journée de captivité, notre jeune ami fut brusquement éveillé par un bruit qui venait de l'extérieur. Intrigué, il se précipita à la fenêtre et fut renseigné tout de suite :

Un des bandits venait de sortir l'auto du garage, et, en compagnie de plusieurs camarades, se préparait à partir en voyage. A cette vue, Yves devint tout joyeux. S'il demeurait seul, peut-être parviendrait-il à s'évader ? Il fut bien vite détrompé. En effet, après le départ de l'automobile, il entendit marcher au rez-de-chaussée. Quelqu'un était donc resté afin de le garder.

Déçu, il se résigna. Au dehors tout était calme, le soleil matinal annonçait une belle journée. Pour passer le temps, Yves se mit à chanter, doucement d'abord, puis peu à peu sa voix s'éleva plus forte...

Les paroles qui viennent sur ses lèvres sont celles d'une vieille complainte bretonne, d'une « gwerz » du Léon et que sa mère chantait souvent. Ce chant lui faisait évoquer sa maison de Lesneven, sa maman, sa Bretagne. Tout ce qui lui manquait ici...

Brusquement, il se tut. Quelqu'un montait l'escalier. C'était Harry qui, d'une poussée brutale, ouvrait la porte.

- Alors, on chante maintenant ?

- Ce n'est pas défendu, je crois !

- Défendu ? Non !

Le malfaiteur hésitait comme s'il voulait ajouter quelque chose... Il reprit :

- Cette chanson était...
- Une complainte bretonne, une très vieille chanson de chez nous.

— C'est bon, grogna Harry. Il sortit aussi brutalement qu'il était entré.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis il reparut de nouveau, apportant au prisonnier son petit déjeuner. Contrairement à son habitude, il demeura là. Yves remarqua qu'il y avait quelque chose de changé dans son visage. Son regard se faisait moins dur.

— Ainsi donc, tu es Breton ! Je peux donc te dire cela. Tout à l'heure, lorsque tu chantais, ça m'a fait quelque chose. Brusquement, tout mon passé, toute ma jeunesse, me sont apparus. Car, moi aussi, je suis Breton !

Yves fut tout surpris.

— Comment ? Pourtant votre nom ?

— Harry n'est pas mon vrai nom.

Mais pourquoi te raconter mon histoire ?

— Mais si...

— Après tout, parler de mon passé et le revivre un peu me sera doux.

« Crozon est mon pays natal. Mes parents y sont morts alors que je n'étais qu'un gamin. Ce fut ma grand-mère qui m'éleva, ma « Mamm Goz ». Auprès d'elle je fus heureux. Elle fut douce et bonne pour moi. Combien de fois ne m'a-t-elle pas chanté cette complainte que je viens d'entendre. Puis, un jour, elle mourut...

Emu, l'homme s'arrêta.

— Ce fut fini pour moi. J'avais tout perdu, surtout... Comment dit-on cela dans le catéchisme, voyons ?

— Votre Ange Gardien.

— Oui, précisément, mon petit gars... Ensuite, ma vie fut laide et je préférerais me taire, fit Harry en haussant les épaules d'un mouvement plein de lassitude, tandis qu'un rictus dédaigneux donnait à son visage une expression de souffrance atroce.

Pourtant Yves le pria encore une fois de continuer.

— Je m'embarquais comme mousse. Oubliant les sages conseils des miens, négligeant mon travail, j'ai préféré fréquenter des camarades, particulièrement un « moco » et un « parigot » qui ne valaient pas cher...

« Naturellement, j'ai lâché mon métier. Puis, tous trois, nous sommes partis pour Paris, et, là... je suis devenu ce que je suis aujourd'hui, un bandit, un homme (si j'ose encore m'appeler ainsi) qui doit cacher son nom, ce nom de Tenenan Abiven, que j'aime mais, n'ose porter. Que je voudrais revenir en arrière, refaire ma vie !... »

— Cela est toujours possible.

— Pour cela il faudrait qu'un guide m'aide à remonter le courant. Hélas ! Qui donc s'intéresserait à Harry le bandit ?

D'une voix ferme, Yves répondit : — Moi, si vous le voulez.

L'homme se redressa, hésitant. — Pourquoi pas ?

Longtemps tous deux demeurèrent là, conversant comme deux amis, heureux de se retrouver après une longue séparation.

Tenenan Abiven apprit à l'enfant qu'il se trouvait à quelques kilomètres de Bordeaux.

— Précisément, continua-t-il, mes « collègues » sont partis aujourd'hui pour Bordeaux, où ils trouveront peut-être un acquéreur pour le trésor de Kerlanet.

Plein de confiance, Yves fit à son tour le récit des événements qui se déroulèrent les jours précédents. Il dit surtout pourquoi il voulait faire arrêter les bandits qui avaient volé le trésor destiné à reconstruire l'abbaye de Landévennec.

— Landévennec, fit Tenenan, ne m'est pas inconnu. Ce n'est pas loin de Crozon. Landévennec me rappelle particulièrement ce refrain que chantait ma grand-mère : « E Landévennec Kalon Breiz... »

Les deux amis ne pouvaient s'entretenir longuement afin d'éviter d'attirer l'attention des malfaiteurs et ne se voyaient que lorsque Tenenan apportait ses repas au prisonnier. Ils ne pouvaient donc échanger que quelques brèves paroles.

Un soir pourtant, Tenenan jeta ces mots : « Cette nuit, je viendrai te voir ! »

Que se passait-il ? L'enfant l'ignorait et ce fut avec anxiété qu'il attendit l'arrivée de son compatriote.

Il faisait noir lorsque celui-ci pénétra sans bruit dans la chambre et murmura à l'oreille de l'enfant :

— Quelques-uns des hommes de la bande doivent se rendre à Bordeaux demain pour vendre le trésor... Je dois conduire l'auto, il faut profiter de l'occasion. Nous devons partir de fort bonne heure, je viendrais te chercher. Tiens-toi prêt, dès le petit jour.

Il se retira silencieusement. Il est inutile de dire qu'Yves ne dormit pas cette nuit-là. Il faisait des projets et grande était sa joie en pensant qu'il allait revoir sa maman si chère. Mais, pour cela, il fallait que Tenenan Abiven parvienne à le tirer de là. Com-



Les deux bandits regardaient l'automobile disparaître rapidement.

ment allait-il s'y prendre ? Il importait surtout de déjouer la surveillance des deux bandits.

A l'aurore, Tenenan entr'ouvrit la porte et pria le garçon de le suivre.

Ils descendirent l'escalier sur la pointe des pieds. La porte du garage était ouverte toute grande.

— Tu vas te cacher dans le coffre arrière et y demeurer jusqu'au moment où nous serons hors d'atteinte.

— Ce sera long ?

— Je n'en sais rien, mais espère que non !

L'enfant s'y installa aussi confortablement que possible. Tenenan rabaissa le couvercle, puis s'éloigna.

Il ne tarda pas à revenir, accompagné de deux malfaiteurs portant le trésor de Kerlanet.

Tenenan prit le volant, tandis que la voix bourrue d'un des hommes commandait :

— En route !

Les bandits étaient fort joyeux. Ne se rendaient-ils pas à Bordeaux chez un riche antiquaire devant, en échange de l'or et des bijoux contenus dans le coffre, leur remettre trois millions. Ils devisaient à grand bruit quand, soudain, la voiture s'immobilisa.

— Eh bien ? grogna l'un des hommes, ça ne va plus ?

Tenenan Abiven était déjà descendu et examinait anxieusement le moteur. Relevant la tête, il dit :

— Ce n'est pas grand'chose. Il faudrait pourtant pousser l'auto pour la remettre en marche.

Tout en parlant, il avait repris place à son volant. Ses compagnons poussaient déjà le véhicule qui roula d'abord lentement, puis tout à coup, démarra. Les deux bandits regardaient l'automobile disparaître rapidement. En effet, Tenenan appuyait à fond sur l'accélérateur et s'enfuyait...

Les deux amis comprenant la duperie de « Harry » se regardèrent avec effroi. La fureur leur faisait entrevoir la situation critique.

C'est en vain qu'ils fouillèrent la route jusqu'à l'horizon, dans l'espoir d'y apercevoir une voiture qui leur permettrait de rejoindre le fuyard. La gorge serrée, l'un d'eux dit :

— Nous sommes roulés. Ce scarpinant veut être le seul possesseur des trois millions !

L'auto roulait toujours à vive allure, car, persuadé que ses complices feraient tout leur possible pour le rejoindre, Harry voulait se mettre hors d'atteinte. Au lieu de continuer vers Bordeaux, il bifurqua vers le Nord.

Se jugeant bientôt en sûreté, il s'arrêta et s'empressa d'aller délivrer Yves.

— Alors, nous sommes sauvés ?

— Oui, mon idée n'était pas mauvaise, vois-tu. Nous n'avons plus qu'à continuer vers la Bretagne !...

RETOUR EN BRETAGNE

Se livrant tout entier à la joie, la route ne paraît pas longue aux deux voyageurs.

A l'immense bonheur de retrouver sa mère et sa sœur, Yves ajoutait celui de pouvoir enfin réaliser son rêve. Le trésor du comte de Kerlanet allait servir à reconstruire l'abbaye de Landévennec, ce vieux monastère breton, si riche en souvenirs historiques. De là-haut, le docteur Dinan ne pouvait que bénir son fils qui avait si courageusement poursuivi son œuvre...

Tenenan n'était pas moins satisfait. Reniant tout son passé de mauvais garçon, il retrouvait une conscience calme lui permettant d'envisager l'avenir avec confiance et loyalement. Ferme et décidé à se refaire une vie nouvelle, celle d'un honnête homme, il allait retrouver au pays natal la force de reconstruire cette existence.

✱

Une auto venait de s'arrêter devant la maison de Madame Dinan; précipitamment Yves en descendit et appela :

— Maman ! Maman !...

Madame Dinan se précipita vers son fils et l'étreignit avec force. Tous deux pleuraient de joie et ne disaient mot, le souffle coupé par le bonheur et l'émotion.

Armelle était là aussi. C'est en battant des mains qu'elle exprimait son bonheur de revoir son frère, dont elle avait, pendant quelques jours, partagé les aventures.

— Sauvé ! Tu es sauvé, dit enfin Madame Dinan, oubliant de gronder son fils.

— Tu as dû bien pleurer, chère maman !

EPILOGUE

Un dimanche de printemps de cette même année, Madame Dinan et ses enfants, y compris Tenenan Abiven, le « repent », se rendent à Landévennec, remercier saint Guénolé du retour d'Yves.

Dans ce site merveilleux qui fut le cœur de la Bretagne au X^e siècle, d'où partit la résurrection de la Patrie bre-

— Peu importe si j'ai pleuré. Tu es là, Dieu merci.

Armelle ne cessait de questionner son frère. Elle voulait savoir ce qui s'était passé après son départ. Pourquoi les bandits avaient-ils quitté l'île ? Où s'étaient-ils réfugiés ? Comment avaient-ils pu s'enfuir ? Qu'était devenu le trésor ?

Avant de répondre à toutes ces questions, Yves voulut faire connaître son sauveur à sa mère.

— Je dois tout mon bonheur à ce brave garçon. Comme il n'a pas de famille, je compte sur toi pour le recevoir.

Yves fit signe à Tenenan d'entrer. Mais celui-ci ne bougea point.

— Il faut d'abord sortir le coffret de l'auto, expliqua-t-il.

Aidés d'un voisin, ils transportèrent la lourde malle chez Madame Dinan.

Yves fit alors le récit des événements qui s'étaient déroulés depuis le moment où Armelle l'avait quitté. En conclusion il dit :

— Si je n'avais rencontré Tenenan sur mon chemin je ne sais comment cela se serait terminé.

Touché par cette parole pleine de reconnaissance, celui-ci ajouta :

— C'est moi qui dois me réjouir d'avoir rencontré Yves, car, grâce à lui, je vais redevenir un homme.

— Nous vous y aiderons, mon ami, déclara Madame Dinan. Il me sera facile de vous procurer un emploi qui vous permettra de gagner honorablement votre vie. En attendant, vous resterez chez nous.

Ce soir-là Madame Dinan et ses enfants partagèrent avec Tenenan Abiven la joie du retour et la douceur de la vie de famille.

tonne, Yves contemple les ruines et qui un jour connaîtront à nouveau la vie...

— Alors, tu veux toujours être marin, lui demande Madame Dinan ?

— Maman, mon désir est toujours de diriger un vaisseau, mais ma barque sera celle des saints bretons, répond le jeune homme !



— Maman, ma barque sera celle des Saints bretons...

Madame Dinan a compris...

Yves sera pêcheur d'hommes.

— Il a bien commencé, voyez-vous, ajoute Tenenan en se montrant : et pour un début, c'est une bonne prise !

Et dans un rêve, en contemplant ce lieu qui évoque de grands souvenirs millénaires, Yves se voit sous l'habit monacal, dans le cloître du Monastère de saint Guénolé, enfin relevé de ses ruines.

FIN



LA PESTE ET LE LABOUREUR

Mes petits amis, c'est un vieux bonhomme qui prend la plume pour vous raconter quelques histoires de son pays. Ce vieillard ne porte point une

dent toujours leur saveur et leur attrait. Approchez-vous donc et écoutez ce qui advint à un brave laboureur de Plougasnou.



Le ruisseau de Pont-Cornou est un clair petit ruisseau qui sépare les paroisses de Plougasnou et de Plouézoc'h. Or, en ces temps lointains, ce dernier village était désolé par une épidémie de peste qui tuait un grand nombre de personnes. Un soir, un laboureur qui rentrait chez lui, revenant du marché de Morlaix, s'appretait à franchir le gué, lorsqu'une très, très vieille femme, vêtue de loques et toute courbée, lui demanda de l'aider à passer l'eau. Le paysan, qui était charitable, consentit à la prendre sur ses épaules et la déposa sur l'autre rive.

Il lui demanda : « Qui êtes-vous donc, Mamm goz ? ».

— Qui je suis ? dit-elle en ricanant. Eh bien, c'est moi la Peste Noire. Sans ton aide, je n'aurais jamais pu traverser le ruisseau et atteindre Plougasnou que je vais dépeupler. A présent je vais faucher tes semblables comme des épis un jour de moisson.

La Peste se mit à rire et l'on eut dit le grincement d'une roue de brouette. Elle avait l'air si méchante, que le laboureur eut envie de pleurer. Mais elle le rassura : « Pour te remercier du service que tu m'as rendu, dit-elle, je consens à t'épargner, toi et les tiens. »

Et, en effet, toute la population de Plougasnou périt, à l'exception du paysan et de sa famille.

grande barbe et à vrai dire, il n'a pas encore quarante ans, mais il a connu l'autre avant-guerre et vous savez que ceux qui ont vécu avant 1914 sont comme les rescapés d'un autre monde... Des temps extraordinaires où il n'y avait presque pas d'autos, où l'on ne connaissait pas la radio, ni le cinéma parlant, où l'on pensait qu'il n'y aurait plus jamais de guerre.

Je vous dis ça pour que nous fassions un peu connaissance. Si je m'écoutais, je vous raconterais beaucoup de vieilles histoires qui me sont chères, mais qui vous ennuièrent sans doute, car les vieux, comme moi, ont la manie de radoter. Je préfère vous rapporter de temps en temps une de ces légendes de chez nous qui gar-

UNE AFFAIRE GRAVE

...Je vous raconte là une histoire vraie...

Il y eut en France, à la fin du siècle dernier, un beau général à barbe blonde qui montait toujours un cheval noir. Il fut ministre de la Guerre et la foule, conquise par sa belle allure et son air martial, l'acclamait en revenant de la revue !

Il s'appelait Boulanger.

Un jour, confiant en sa popularité, il résolu de renverser la République, mais il manqua de décision et laissa passer le moment propice. Poursuivi pour complot contre la sûreté de l'Etat, il dut s'échapper...

C'est alors qu'à Morlaix, le procureur de la République reçut une lettre signée Aubert, lui signalant que le général était caché à Carantec.

Accompagné de gendarmes, l'homme de Loi perquisitionna dans un château où l'on ne découvrit rien, puis on lui désigna un douanier en retraite nommé Aubert, comme étant l'auteur de la lettre. Il fut avéré que le pauvre gabellou était incapable de rédiger une épître de ce genre.

Enfin, on fut mis sur la piste.

A voix basse, dans le creux de l'oreille, on confia au procureur que Boulanger se cachait au Grand Hôtel de la grève blanche. Les gendarmes, avec leurs sabres et leurs bottes se dirigèrent vers l'établissement qui n'existe plus aujourd'hui, car il a été détruit par un incendie, quelques années après cette aventure.

Ils furent reçus par le gardien, qu'on appela Zig et qui fut questionné. En

effet, Boulanger était au Grand Hôtel ! Les gendarmes se frisaient les moustaches, le procureur était radieux ! C'était là une belle prise. Tous les



journaux de France en parleraient le lendemain ; le fonctionnaire aurait de l'avancement.

Il eut un geste impératif : « Conduisez-moi jusqu'à lui », dit-il...

Zig n'avait pas l'air bien malin ; il souriait... On traversa le vestibule, la cour et l'on entra dans l'écurie. Drôle d'idée de se cacher là !

Enfin Zig désigna un poney aux longs crins qui machait son avoine, tranquillement...

— Voilà Boulanger, dit le brave homme, c'est comme ça qu'on appelle le cheval ici !

LE MIRACLE DE LA RUCHE



Saint Conwoion fut le bras droit de notre grand roi breton Nominœ. Quelqu'un d'érudit vous racontera son histoire mieux que moi. Sachez seulement que ce saint était le fils aîné d'un sénateur très fortuné, et qu'ayant renoncé à l'héritage paternel, il partit pour Vannes où il mena une vie exemplaire, à tel point que toutes les mères désiraient l'avoir pour gendre. Mais Convoyon n'aimait pas le monde et fuyait les compagnies dangereuses dans la crainte d'offenser Dieu.

L'évêque de Vannes remarqua sa piété et le guida vers la vie religieuse. Conwoion fonda le monastère de Saint-Sauveur, de Redon, dont il fut le premier Abbé. Il s'y rendit célèbre par ses miracles.

Je vais en raconter un...

Un beau jour, un jeune homme, du nom de Vurbiens, aperçut des ruches dans le jardin des moines de Redon.

Vurbiens aimait le miel. Peut-être l'aimez-vous aussi, mes petits amis,

mais je suis certain que vous n'auriez jamais osé faire ce que fit ce vilain garçon.

Le diable le tenta et il résolut d'enlever un rayon à l'insu des moines, mais il ne put y réussir. Il s'en alla, craignant d'être piqué, mais aussi redoutant le châtement que n'eussent pas manqué de lui infliger les jardiniers s'ils l'avaient surpris. Quand il fit nuit, le voleur sauta par dessus le mur et ne pouvant arracher le rayon s'empara de la plus belle des ruches, la mit sous son bras et s'enfuit.

Il fut bien puni. Quand il voulut déposer la ruche, il ne put la détacher de son côté où elle semblait s'être incrustée. Il resta ainsi plusieurs jours, entouré d'un vol bourdonnant d'abeilles. Je puis vous assurer qu'il n'était pas fier et se vouait à tous les saints. Malgré ses promesses et ses vœux, aucun d'eux n'écouta ses supplications.

Alors, en désespoir de cause, il fit appeler saint Conwoion, le supérieur, qui s'était aperçu de la disparition de la ruche et se douta de ce qui était arrivé. Vurbiens se confessa en se frappant la poitrine.

Au moment où le saint lui donnait l'absolution, la ruche tomba et revint, sans doute portée par les anges, au lieu où elle avait été volée.

Le jeune homme, délivré, s'écria : « Vous êtes un saint, Père Abbé, vos abeilles étaient ensorcelées et vous seul aviez le pouvoir de les chasser et de les faire rentrer dans votre enclos. »

Depuis cette aventure, nul n'oserait toucher aux ruches du voisin dans les campagnes du pays de Redon, où saint Conwoion est vénéré !

L'ERMITE QUI N'AVAIT PLUS DE FEU

La vallée du Blavet est une des plus belles que je connaisse et pourtant notre Bretagne est bien le pays des plus jolies rivières du monde !

Entre son cours et celui de la Jor, se trouve une grotte où la légende dit que vécut le saint anachorète Rivalin, que d'autres appellent Rivallon.

Il vivait de racines et ne parlait jamais à qui que ce fut, sinon à voix basse pour prier avec ferveur.

Un matin, en s'éveillant, il constata que son feu s'était éteint ; il avait oublié de recouvrir de cendre, les braises sur lesquelles il faisait cuire ses racines.

Il frotta des bâtons, frappa des silex pour tenter de faire jaillir une flamme, mais vainement ! Et en ce temps-là on ne connaissait point les allumettes !

Rivalin allait se résigner à manger ses racines crues en buvant de l'eau claire, quand il aperçut de la fumée sortant d'une cheminée du château de Métrand.

Il prit son bâton et se mit en route.

Le chatelain le reçut très mal !

C'était un homme d'une grande dureté qui se plaisait à voir souffrir les gens et les bêtes. Il refusa de lui donner du feu, puis il songea que ce serait amusant pour lui d'abuser du pauvre et de lui imposer une épreuve au-dessus de ses forces.

Il le rappela et lui permit d'emporter de la braise, à condition qu'il la placerait sur sa poitrine, entre son froc et sa chair.

Imaginez-vous cela !

Mais le saint homme avait une foi intrépide. Il fit une fervente prière et, persuadé qu'il n'en éprouverait aucune souffrance, il ouvrit sa robe et applica

le charbon sur sa peau, comme un cataplasme de feu.

Le seigneur de Métrand, fou de rage en constatant que ce miracle le privait d'un cruel spectacle, courut, suivi de ses gens en brandissant un gourdin.

Il vociférait d'effroyables menaces et allait atteindre le pauvre Rivalin qui fuyait à toutes jambes, lorsque ce dernier, étant arrivé sur les bords de la Jor, franchit d'un bond cette rivière et de la rive opposée, se retourna vers son ennemi, lui reprochant sa cruauté. Cela fait, il se retira dans sa grotte pour ne plus en sortir.

Quant au sire de Motrand, il conçut un tel dépit de l'avoir vu s'échapper qu'en rentrant au château, dans la funèbre salle des gardes, il se livra à un accès de rage si fort qu'il en mourut.

Si vous passez un jour près du rocher où le saint s'appuya quand il eut franchi la rivière, vous reconnaîtrez l'empreinte de sa main, creusée dans le granit.



LES MOINES DE CUBURIEN

Je ne sais pas si, lorsqu'un camarade vous donne une gifle, vous lui tendez l'autre joue.

Ce serait appliquer d'une manière absolue cette charité évangélique dont



on a fait trop peu de cas dans les temps modernes. Il n'est pourtant pas donné à tout le monde de pratiquer l'abnégation à ce point.

Et pourtant, les exemples ne nous manquent pas, prouvant que les hommes ont parfois tout à gagner à être doux et pacifiques. Les bons moines récollets de Cuburien nous en fournissent des exemples. Ils s'installèrent à ce couvent (qui est aujourd'hui aux dames hospitalières de Saint-François) au moment où la peste ravageait le pays de Morlaix. Il y eut de terribles épidémies en 1626 et en 1640. Le père Boubennec s'y distingua.

La gaité familière des pères leur avait valu la popularité en ville.

Un jour le père Dosithée quêtait pour le couvent à bord d'un bateau-corsaire. Le capitaine était un loup de mer habitué à mener ses hommes qui étaient de fortes têtes. Il n'était pas sentimental pour deux sous. Le pauvre moine l'ennuyait avec ses demandes répétées. Il se fâcha, et, sans respect pour l'habit religieux, donna au quêteur un formidable soufflet. La joue brûlante, le malheureux ne perdit point contenance :

— Ceci est pour moi, dit-il avec calme. Et maintenant, donnez-moi quelque chose pour mon couvent.

Touché de tant de vertu, le marin fit aussitôt remplir son bissac.

.....

Un autre récollet qui était un athlète superbe, sollicitait l'offrande d'un riche commerçant du quai de Tréguier. Ce dernier était un mécréant qui aimait assez se moquer des gens qui n'avaient pas de fortune ou qui lui demandaient l'aumône.

Désignant une barrique de vin que deux hommes plaçaient sur un chariot, il dit en ricanant :

— Je vous la donne si vous la portez seul jusqu'à Cuburien.

Il y avait plus d'une demie-lieu !

— Accepté, répliqua le moine, qui saisit la pièce, l'enleva sur ses larges épaules et, suivi par un public enthousiaste, la porta sans faiblir jusqu'au monastère !

JEUNES DE BRETAGNE

lisez

LES EDITIONS DE PROPAGANDE
CULTURELLE

de

“ L'URZ GOANAG BREIZ ”

(*L'Ordre d'Espérance de Bretagne*)

et ADHÉREZ A CETTE ASSOCIATION
fondée pour la JEUNESSE BRETONNE

ÉDITIONS PARUES :

Les LOUPS DE COATMENEZ, *roman.*

L'HISTOIRE DE MA BRETAGNE.

Les AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE MATILIN AN DALL,

le Légendaire Sonneur de Bombarde.

OLOLÉ - LOISIRS.

CŒURS DE HÉROS.

Les CONTES DU TI-POUZ.

Les CONTES DE L'HERMINE.

A LA DÉCOUVERTE DE KER-IS, la Mystérieuse Cité Sous-Marine.

Demandez notre catalogue de 25 titres d'ouvrages sous presse

Abonnez-vous à OLOLÉ, la publication des Jeunes de Bretagne
(numéro spécimen sur demande)

OLOLÉ, 7. Rue Lafayette, LANDERNEAU (Finistère) Bretagne